

SANS-ABRIS

De l'eau et débats

■ **UKRAINE** ■ P3

UN GRAND REPORTER
RACONTE

■ **ADDICTIONS** ■ P14

TOUS DROGUÉS ?

■ **PIERRE NINEY** ■ P2

DANS LA COUR DES
GRANDS

GRAND ENTRETIEN : MARION LARAT

VICTIME DE LA PILULE

Son combat contre les laboratoires pharmaceutiques ■ P6

Journal école de l'Institut de journalisme de Bordeaux Aquitaine



Sommaire

- **2 INTERVIEW**
Pierre Niney
 - **3 LES CLÉS DE L'ACTU**
Ici et ailleurs
 - **5 PAPILLES**
Québec bordelais
 - **6 ENTRETIEN**
Marion Larat et la pitule
 - **8 TRIBU**
Les sardines
 - **9 SPORT**
Cash football
 - **10 SAGA**
Les Girondins
 - **12 J'Y COURS**
Casse-tête bordelais
 - **13 OBJETS DISPARUS**
Video killed the radio
 - **14 SOCIÉTÉ**
Salles de shoot
 - **16 MÉDIAS**
Digital détox
 - **18 REPORTAGE**
À l'eau malgré eux...
 - **20 REPÈRES**
Race for Water
 - **22 CULTURE**
Ça reste à voir
 - **23 CA BULLE**
Tintin et la spéculation
 - **24 PORTRAIT**
Mahmoud Doua
Journal école de l'Institut de
Journalisme Bordeaux Aquitaine
- Fondateur :** Robert Escarpit
Directeur de la publication : François Simon
Directrice de rédaction Marie-Christine Lipani
Directeur artistique Cyril Fernando

Rédacteurs :
 Soizic Bour, Matti Faye, Ombeline de Fournoux, Sonia Hamdi, Anaïs Hanquet, Yann Lagarde, Angy Louatah, Willy Moreau, Robin Piette, Justine Pluchard, Yacine Taleb, Vincent Trouche
Photo de couverture :
 Willy Moreau

Contact :
 journalisme@ijba.u-bordeaux-montaigne.fr
 05 57 12 20 20
Impression :
 PDG - Bordeaux

ijba.fr

PIERRE NINEY,
L'HOMME IDÉAL

Un air de minet, grand, fin, au nez aquilin. La mèche brune chaloupée, au regard doux et malicieux, une élocution parfaite héritée de la Comédie Française, Pierre Niney, le plus jeune césarisé français est venu le 13 mars à Bordeaux présenter le film *Un homme idéal* de Yann Gozlan. L'histoire est celle de Mathieu, 25 ans qui rêve de devenir un écrivain reconnu. Il tombe un jour sur le manuscrit d'un veil homme décédé, s'en empare, le signe de son nom et devient la nouvelle vedette de la littérature française. Ce pacte avec le diable l'entraîne dans une spirale infernale. Au Régent, le jeune acteur s'est confié.

Propos recueillis dans le cadre d'une interview collective par Ombeline de Fournoux

A 26 ans, vous avez joué dans de nombreuses comédies. Vous avez reçu le César du meilleur acteur pour votre incarnation de Yves Saint Laurent dans le film de Jalil Lespert. Un homme idéal est votre premier thriller, pourquoi avoir accepté ce scénario ?

C'est le meilleur scénario que j'ai lu, je l'ai dévoré comme j'aurais dévoré un très bon roman ! C'est un film ambitieux qui se veut être un thriller français. Il emprunte à des chefs d'œuvre comme *Plein Soleil* ou *La Piscine*. Je voyais déjà en lisant le scénario, l'aspect solaire, sensuel, lumineux du film qui contrastait bien avec la tension, la spirale mensongère et criminelle dans laquelle Mathieu s'enfonce. Les thématiques de l'usurpation d'identité, de la création, de la souffrance m'ont particulièrement séduit.

Vous jouez dans des films très différents, cherchez-vous à être inclassable ?
 Je marche aux coups de cœur !

Ce n'est pas une stratégie de ma part, je ne cherche pas à brouiller les pistes. J'ai des modèles en tête comme Matt Damon, comme Christian Bale qui font la passerelle entre des genres très variés. Naturellement, ma curiosité m'amène à faire des choses différentes mais peut-être que mon désir va se définir un peu plus précisément ensuite.

Et si vous deviez incarner un autre grand homme dans un biopic ?

Je ne sais pas, je n'ai pas vraiment réfléchi à ça... Spiderman peut être ! (rires)

On ne verra désormais plus "de la Comédie Française" sous votre nom. Vous venez de quitter l'institution. Après les Césars, vous abandonnez le théâtre ?

Jamais ! J'ai commencé par le théâtre, ce sont mes premières amours, je continuerai toujours. Après les Césars, ce qui change pour moi, c'est le nombre et la diversité des sollicitations.

C'est déjà une chance de recevoir des scénarios mais d'avoir le choix entre des univers, des histoires, des personnages qui n'ont rien à voir, c'est génial ! Sûrement grâce au théâtre, on peut me faire confiance en se disant que je peux raconter des histoires différentes et ça c'est super !

Vous avez déjà réalisé des courts métrages. Vous voulez un jour vous lancer dans la réalisation de longs métrages. Quelles histoires aimeriez-vous alors raconter ?

Pour reprendre une réplique du film, "c'est encore un peu trop tôt pour en parler". Je prends le temps d'écrire, ça peut être long. C'est un travail de longue haleine. L'idée n'est pas de le faire parce que je peux le faire mais de le faire quand des gens qui font ce métier depuis bien plus longtemps que moi, qui ont de l'expérience et qui m'accompagneront me diront : "tu as la meilleure histoire que tu peux raconter au cinéma donc tu peux y aller !".

VADIM KAMENKA
"IL Y A UN CLIMAT NATIONALISTE DÉFAVORABLE À L'INFORMATION"

Grand reporter pour le journal "l'Humanité". Vadim Kamenka a couvert, depuis le début, le conflit qui sévit actuellement en Ukraine.



Vadim, le conflit Ukrainien semble s'enliser. Des solutions diplomatiques peuvent-elles être trouvées selon vous ?

Aujourd'hui, l'Ukraine est dans une situation économique similaire à celle de la Grèce. C'est principalement le bassin industriel de l'Est qui est visé. Des divisions identitaires et économiques se creusent. On a très rarement réussi à réunir les différents interlocuteurs qui pourraient calmer le jeu, c'est-à-dire les Russes, les Européens et les Américains. L'Europe a une vraie part de responsabilité dans cette affaire

car elle pourrait permettre une sortie diplomatique de cette crise et elle ne le fait pas. Aujourd'hui, il faut comprendre que dans l'est de l'Ukraine, les gens sont profondément liés à la Russie d'un point de vue culturel. Ils ne peuvent imaginer que le pays puisse basculer du côté de l'Occident et de l'OTAN. La situation peut encore durer un moment. Tout dépend des accords et des volontés diplomatiques.

Le rôle de Vladimir Poutine semble primordial dans ce conflit. Qu'en pensez-vous ?

Propos recueillis par Angy Louatah

Poutine n'a jamais été aussi populaire qu'aujourd'hui en Russie. En Ukraine, à l'est, le sentiment est plus anti-américain que pro-Poutine. Il y a une incompréhension de l'ingérence américaine dans ce conflit. Les gens se sentent naturellement plus proches des Russes. Poutine agit au coup par coup. Il aime la situation de conflit gelé qui empêche l'Ukraine d'entrer dans l'OTAN. Mais son intérêt n'est pas d'avoir un grand conflit à ses propres frontières. En ce qui concerne ses déclarations sur le nucléaire, elles ne sont qu'un moyen de masquer les problèmes économiques de son propre pays. Il y a également un peu de fantasme autour du personnage de Vladimir Poutine.

Sentez-vous, dans l'Est de l'Ukraine, que le conflit commence à marquer le quotidien des populations ?

Bien sûr, les mines tournent au ralenti, en plus il y a eu des ruptures de contrats d'acheminement car le gouvernement ne pouvait plus assumer cette charge. Les coupures de gaz, d'électricité, d'eau ou les problèmes d'alimentation font fuir

les gens. Il y a plus d'un million de déplacés. Les populations partent vers Kiev ou Kharkov. Certains se réfugient vers la Russie pour un temps, en principe.

Votre travail de reporter est-il devenu plus difficile au fur et à mesure que le pays se divise ?

Les gens regardent la télévision mais les chaînes sont aux mains d'oligarques qui s'en servent pour faire leur propagande. Il existe une véritable guerre de communication entre les chaînes. Il est devenu très difficile de parler aux populations à cause de cette pression médiatique. C'est compliqué pour tout le monde de démêler le vrai du faux. À cela, il faut ajouter que les intérêts économiques de ces personnages dictent généralement les lignes éditoriales. Il y a bien sûr des arrestations de journalistes. Des deux côtés, on constate un climat nationaliste défavorable à la démocratie et à l'information. J'ai l'avantage de parler la langue du pays, ce qui me permet d'éviter certains risques. Je joue toujours la carte de l'indépendance, c'est là le plus important. Les gens eux-mêmes nous réclament l'objectivité.

LE SUD-OUEST A L'EAU À LA BOUCHE



Justine est sans appel. « Je n'aime pas du tout. Elle est beaucoup moins bonne qu'en bouteille. » L'étudiante en communication, n'est pas de l'avis majoritaire des habitants du Sud-Ouest. Un sondage TNS Sofres, sur un panel de plus de mille personnes dans toute la France, a été présenté par Marilys Macé, directrice du Centre d'information sur l'eau. Il montre que les habitants des régions Aquitaine, Limousin et Midi-Pyrénées sont les plus grands consommateurs d'eau du robinet en France. Premier enseignement de cette étude, sept sur dix en boivent

Willy Moreau

quotidiennement. Plus douce, avec moins de calcaire, ils aiment majoritairement son goût. C'est le cas de Chloé, vingt-sept ans, qui n'a jamais bu de l'eau en bouteille. « C'est comme si je suçais des cailloux, je la trouve très minérale. Elle a très bon goût. » Le goût est d'ailleurs la première cause du refus de consommer de l'eau du robinet. Alors pour les quelques sceptiques restants, Marilys Macé donne un conseil. « La plupart du temps, les gens ont un problème avec le goût du chlore. Pour l'estomper, il suffit de laisser l'eau aérer pour que les

gaz s'évaporent. »

Le Sud-Ouest est donc attaché à son eau. Cela explique sans doute une crainte plus importante de voir cette ressource disparaître. C'est la région de France la plus touchée par un risque imminent de pénurie après la région parisienne. Huit habitants sur dix pensent qu'il s'agit d'une ressource très limitée, presque dix points de plus que la moyenne nationale. Et plus d'une personne sur deux craint un manque d'eau dans les cinq à dix ans à venir. Peut-être cela explique-t-il aussi que ce sont ceux qui surveillent le plus leur consommation en France.

LE MARATHON DE BORDEAUX VU PAR PAUL RENAUDIE

Le bordelais Paul Renaudie, athlète spécialiste du 800 mètres, champion de France Elite en salle 2014 et vice champion de France Elite en 2013 est l'égérie du marathon de Bordeaux Métropole qui se tiendra le 18 avril. Il nous en parle, décontracté, à la terrasse d'un café.

Un marathon à Bordeaux, on attendait ça depuis longtemps. Celui-ci va se tenir la nuit. Un marathon nocturne, pour se différencier des autres?

Depuis que Bordeaux est une ville inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, il était important qu'elle ait un marathon qui la mette en valeur. Je pense que ce marathon nocturne est plus touristique que recherchant la performance. Si on compare avec des gros marathons comme Paris, New-York ou Tokyo qui accueillent 50000 personnes dont des grands athlètes, celui-ci est plus amateur, ludique, accessible à tous. Je trouve ça

Ombeline de Fournoux

très bien ! Il y a différentes épreuves pour que chacun y trouve son compte: un marathon, un semi, un marathon duo et un relais. Il s'agit en fait d'une course dans un cadre magnifique, Bordeaux et les châteaux "by night". **Les inscriptions sont déjà complètes, 15000 coureurs participeront à cette première édition. Comment expliquer cet engouement de plus en plus grand pour la course à pied?**

Je pense qu'il s'agit d'une tendance générale. De plus en plus de gens se mettent au footing, un moyen simple de garder la forme. On a vite des sensations agréables et on progresse rapide-

ment. On voit se multiplier les événements organisés autour de la course comme les courses sur route ou les color run par exemple. C'est fun, c'est divertissant et c'est sain.

Un business?

Je pense que parfois les gens se prennent un peu la tête par rapport à leur équipement, ils ont perdu en simplicité et les magasins de sport jouent beaucoup là dessus. C'est important d'avoir de bonnes chaussures pour ne pas se faire mal mais quand c'est de la course occasionnelle, pas besoin d'investir dans un équipement professionnel très cher.

Le 18 avril, Paul Renaudie en tête du marathon?

Non, je ne pourrai pas le courir! Ma spécialité

c'est le 800 mètres, c'est presque du sprint par rapport au marathon. Ce n'est pas du tout le même entraînement. Quelques semaines avant ma saison estivale, ce n'est pas envisageable! Je prépare les championnats du monde de Pékin en août et vise les Jeux Olympiques à Rio en 2016. Mais j'irai encourager des amis que je coache depuis quelques mois. Je leur ai fait un programme d'entraînement à tenir pour leur assurer une bonne condition physique. Quoiqu'il arrive ce sera dur, quelque soit son niveau on a mal, mais j'aimerais que ces nouveaux coureurs en gardent un bon souvenir !



PATRICK SE MET AU VERT

EN BREF. C'est un événement qui prend de l'ampleur chaque année. Des villes du monde entier illuminent leurs monuments en vert à l'occasion de la fête nationale irlandaise. Pour la première fois, Bordeaux prend part à l'opération du Saint Patrick's day greening. Le 16 et le 17 mars, la Porte de Bourgogne a donc été illuminée en vert. Selon la mairie, "cela participe au dynamisme et à l'image extérieure de la ville". L'opération devrait être reconduite l'année prochaine. **WM**



LE QUÉBEC À LA SAUCE BORDELAISE

Où déguster une poutine au pays du vin ? Où entendre chanter l'accent québécois ? Pour soigner leur mal du pays, les nombreux expatriés se retrouvent au *P'tit Québec Café*, tenu par Marc Dorion. Une plongée dans un monde fait de cabanes à sucre, de frites nappées de fromage et de tartes à la viande.

Texte et photo par Soizic Bour

Une devanture rouge, façon « verrière ». Un morceau de Nirvana qui s'échappe par la fenêtre. Plusieurs dizaines de tables devant lesquelles les clients dégustent des plats traditionnels venus du Québec. Parce qu'ici, au *P'tit Québec Café*, c'est le pays du hockey sur glace et du sirop d'érable qui est à l'honneur.

Et on retrouve cette patte jusque dans les cocktails que propose le restaurant : des mojitos québécois au sirop d'érable ou du Ti punch tout droit venu de Montréal. Nirvana laisse la place à Saez, Noir Désir et Louise Attaque.

« Il y a toujours un québécois qui traîne dans le coin ! » plaisante Marc Dorion, le patron. Ce québécois originaire de Gatineau et à l'accent à couper au couteau est arrivé en France dans les années 1990. « J'ai eu

une histoire d'amour. Avec une Française et avec la France » affirme-t-il, en souriant. Il dit être un « self-made-man » et a touché à la restauration très jeune. Puis bifurque vers le théâtre, le commerce... Il explique s'être formé « sur le tas ». « J'ai d'abord monté une chaîne de restaurants à exporter, de 1997 à 2001, puis j'ai ouvert deux restaurants québécois, un à Pessac et l'autre à Mérignac ».

On y croise « de tout » : retraités, étudiants, lycéens, touristes, médecins et anesthésistes du CHU Pellegrin, et bien sûr, l'essentiel de la diaspora québécoise à Bordeaux. En un mot, « une clientèle cosmopolite »

HAMBURGERS EMPLATÉS

Suratable, les plats arrivent. Deux cheeseburgers « Gatineau »

QUI SONT LES QUÉBÉCOIS DE BORDEAUX ?

Ils seraient une trentaine à Bordeaux, selon William Biard, journaliste à Sud-Ouest. Beaucoup sont des sportifs, mais qui exercent d'autres métiers à côté, comme avocat, restaurateur... « Ce sont en général des professions libérales ». La plupart possèdent la binationnalité et « vient en France à cause d'une histoire d'amour ». Mais il y a une autre catégorie, souvent oubliée, ce sont les Français partis travailler au Québec, qui reviennent en France après avoir obtenu la nationalité québécoise. « Ils sont 13 000 à émigrer chaque année » et on en compte entre 50 et 70 à Bordeaux.

accompagnés de poutine, sauces brune et barbecue, le plat phare du Québec. « La base de la cuisine québécoise, c'est le sucré-salé ». Dans les plats et les sauces, on retrouve donc du sirop d'érable, du sucre d'érable, de la canneberge – amère et sucrée à la fois - ou encore du bleu. « Un mix entre la culture française et anglo-saxonne » résume-t-il.

Plus étonnant encore, la spécialité du restaurant : le bison. « Mais on fait aussi des tourtières à la viande » Sans oublier la poutine, le plat « qui fait notre fierté nationale » précise Marc Dorion. Rien de plus simple : une portion de frites nappée de fromage en grains au lait cru. Mais pour laquelle les clients viennent de loin. « Même si on la trouve partout au Québec, il n'a pas été très démocratisé hors des frontières ».

Ce québécois possède le monopole de la gastronomie de son pays en province, les restaurants québécois de Nantes ou de Toulouse ayant fermé leurs portes. Selon lui, la meilleure façon de travailler, c'est le bouche à oreilles. « Tu fais marcher ton monde et les gens reviennent ». Créatif, son truc, c'est de « créer le concept de A jusqu'à Z », le look, le logo, la déco... Il est comme ça, Marc. Il est également novateur : « Nous avons été les premiers, à Pessac, à proposer des hamburgers em-

platés » (en assiette, NDLR). Son cheval de bataille ? La convivialité québécoise, assez palpable quand on pénètre dans le *P'tit Québec Café*, même si le patron est le seul québécois de l'équipe. Des fauteuils et banquettes rouges, quatre horloges qui annoncent l'heure de villes canadiennes comme Little Smoky ou Montréal, des crosses de hockey accrochées au mur, on s'y sent bien.

DES HŪÎTRES POUR LE BRUNCH

On y trouve aussi, dans un coin, un « dépanneur », une micro-épicerie de produits québécois, des bières en bouteille en passant par le fameux sirop d'érable, qui, assure Marc, vient « des meilleures érablières de Québec ».

Le patron marie aussi la cuisine québécoise à celle du Sud-Ouest, en proposant un hamburger au foie gras avec un chutney de canneberge ou quelques pièces de viande avec une sauce « Grizzli », à base de fromage à raclette. Le côté frenchy est mis en avant, avec des huîtres pour le brunch, qui sera mis en place à partir de septembre prochain. Marc Dorion le dit lui-même : « Les huîtres du dimanche matin, c'est sacré ». Bientôt, le restaurant ouvrira sept jours sur sept. Vous reprendrez bien de la poutine ?

MARION LARAT

LA PILULE NE PASSE PAS

Juin 2006: Marion Larat, alors âgée de 19 ans, est terrassée par un AVC massif dans sa salle de bain. Brillante élève de Khâgne, elle sort de cet accident, handicapée à 65 %. Ce n'est que quatre ans plus tard, qu'elle en connaîtra la cause : sa pilule contraceptive. Depuis, elle n'a eu de cesse de lutter pour faire connaître son histoire ainsi que les risques liés à ces pilules de 3ème et 4ème générations. Elle est la première femme à porter plainte contre le laboratoire pharmaceutique qui les commercialise. Honnie de certaines féministes, elle veut faire interdire ces pilules qui causeraient des victimes chaque année. Retour sur un combat controversé.



Marion Larat a pu raconter son histoire dans un livre intitulé "La pilule est amère" publié aux éditions Stock

Comment expliquez-vous que les médecins aient mis quatre ans à faire le lien entre votre AVC et la prise de votre pilule?

Longtemps, les médecins ont nié ce lien. Ils ne pensaient pas qu'en étant non-fumeuse et en bonne santé la pilule seule puisse causer un tel problème. Pourtant, on le sait maintenant, même sans aucun facteur aggravant, la pilule peut être dangereuse. Elle comporte des risques dont je n'avais pas du tout été informée.

Selon vous, pourquoi aucune autre victime de ces pilules

n'a jamais porté plainte avant vous?

Je me le demande aussi. Les pilules de 3ème et 4ème génération, et même les autres, ont déjà fait beaucoup de victimes. Après ma plainte, j'ai d'ailleurs reçu beaucoup de témoignages de ces jeunes filles qui ont vécu un drame similaire au mien. J'étais un peu en colère contre elles. Elles me remercient mais elles savaient et n'ont rien fait. C'est dur pour moi de l'entendre. Peut-être aurais-je pu être informée si elles avaient parlé... Cela m'aurait peut-être permis d'éviter cet accident. Aujourd'hui, je les comprends. Elles voulaient certainement passer à autre

Entretien réalisé par
Anaïs Hanquet et Sonia Hamdi

Le rôle de la « lanceuse d'alerte », ce n'est pas un poids trop lourd pour vous?

Non, déjà beaucoup de filles et familles me remercient, m'apportent de la reconnaissance et cela fait du bien (rires). Mais il y a aussi des gens qui me critiquent sur les réseaux sociaux. Depuis que j'ai porté plainte, c'est dur. Beaucoup m'insultent, disent que je ne pense qu'à l'argent. En même temps n'est-ce pas nor-

mal que je veuille obtenir réparation ? Et puis c'était important pour moi de porter plainte, de rendre mon histoire publique, pour que tout cela s'arrête. Que les médecins aient prescrit ces pilules je peux le comprendre, mais qu'ils continuent alors qu'ils savent, ce n'est pas normal. Selon moi, l'erreur est humaine mais persister dans l'erreur est diabolique.

Qu'attendez-vous aujourd'hui de la justice?

Faire connaître les risques des pilules et montrer que mon cas n'est pas isolé. Je me suis rendue compte que je n'étais pas la seule, ce que je croyais



TROIS QUESTIONS À HÉLÈNE CESBRON

Gynécologue et historienne de l'IVG, Hélène Cesbron nous éclaire, entre autres, sur les conflits d'intérêts entre les prescripteurs de la pilule et les laboratoires pharmaceutiques.

1. Quelles différences y a-t-il entre les pilules de troisième et quatrième génération que Marion veut interdire, et les autres?

Aux premières heures de la contraception, les pilules «G1» -G pour progestérone- ne contenaient aucun œstrogène. On a commencé à ajouter les deux hormones à partir de la deuxième génération de pilule. La progestérone, seule, n'est pas une hormone à risques, mais l'association des deux est risquée. Les pilules de troisième et quatrième génération, les plus récentes, avaient la réputation de limiter les effets secondaires mais le risque était en fait augmenté. Ces pilules ont été prescrites à 80 % par les gynécologues et à 20 % par les médecins généralistes.

2. Pourquoi ont-ils continué à les prescrire malgré les risques connus ?

Les risques étaient en effet connus, nous avons des études anglaises qui les révélaient, notamment le risque de phlébite. C'est une question de pression et de lobby. Les laboratoires pharmaceutiques ont tout fait pour que les pilules de troisième génération puis de quatrième génération soient prescrites. Au-delà de l'aspect contraceptif, on a mis en avant le confort qu'elles pouvaient procurer : moins d'acné, augmentation mammaire... Et pourtant, les risques étaient connus depuis 15 ans. Mais ceux qui donnent les conseils sur les contraceptifs siègent aussi parfois au conseil d'administration des laboratoires pharmaceutiques qui les

commercialisent. Une partie importante de leur budget est consacrée à la communication auprès des prescripteurs et des pharmacies ! C'est gigantesque sachant qu'en parallèle le crédit pour la recherche est diminué. Les chercheurs sont donc moins armés pour faire face aux laboratoires, alors que le CNRS ne demande que cela. L'histoire de Marion Larat a fait émerger le problème sur la scène publique. Enfin, nous, médecins avons pu nous servir de l'exemple de son accident pour faire face aux pressions des patientes. Certaines, malgré les risques, souhaitaient continuer à prendre Diane 35, pourtant l'une des pilules les plus dangereuses.

3. Comment changer les comportements des médecins et des patientes ?

La médiatisation a beaucoup d'impact sur les patientes. La pilule, comme les antibiotiques, n'est pas automatique ! La contraception doit rester un choix éclairé comme dans tout acte médical. Une consultation sur la contraception devrait comprendre une recherche exhaustive des antécédents et des risques encourus par les patientes. C'est un questionnaire complet sur leur bilan santé, leur parcours contraceptif et leur sexualité que tous les gynécologues devraient réaliser avant toute prescription. Moi je le informe de ce qui leur est permis médicalement après ces recherches. Le choix final revient toujours à la patiente. Mais à la sortie de ces consultations détaillant les avantages et les risques de chaque contraceptif, rares sont celles qui choisissent la pilule. ☞

jusqu'alors. Quelle que soit la suite, quelle que soit la conclusion du procès, au moins cette action aura fait bouger les choses, fait émerger le problème et surtout donner une autre vision de la pilule. Aujourd'hui, le débat sur la contraception est ouvert, mais surtout on en connaît les risques. J'aimerais également que les pilules de 3ème et 4ème générations soient interdites, que les responsables des entreprises pharmaceutiques qui les commercialisent aillent en prison. Je sais aussi que cela risque d'être difficile quand on sait que ces groupes ont dans leur budget annuel une partie consacrée aux frais de justice... Mais cette histoire commence à prendre de l'ampleur : depuis que j'ai porté plainte, mille autres personnes l'auraient fait.

Vous dites n'avoir reçu aucun soutien de la part des associations féministes, ou de certaines personnalités médiatiques engagées pour le combat des femmes. Pourquoi, selon vous ?

Certaines féministes m'accusent de détruire leurs actions. Je pense qu'elles se mettent un voile devant les yeux : « *La pilule c'est révolutionnaire et tant pis pour les victimes, elles sont peu nombreuses !* ». Pour moi, ce n'est pas ça le féminisme. C'est aider tout le monde, ne laisser aucune femme de côté. On dirait qu'elles estiment que la lutte pour la contraception est terminée, mais hélas, non ! Je suis déçue car je pensais vraiment avoir le soutien de personnalités reconnues. J'en veux à ces féministes qui ne m'ont pas soutenue et je ne les appelle plus pour m'aider. Ce n'est pas grave, je me bats quand même.

Votre histoire a été relayée par les médias, notamment grâce à l'article de Pascale Krémer, paru dans Le Monde. Que pensez-vous du rôle de la presse dans l'information sur les risques liés à la contraception ?

Au début, Pascale Krémer venait m'interroger sur mon projet de créer des bas de contention customisés. Je n'avais pas

prévu de parler de la pilule mais c'est sorti tout seul. Je n'ai parlé que de ça, de ce qui m'était arrivé. Il fallait que ça se sache, on m'a donné une tribune, du coup, j'ai tout dit. Après ma plainte et cet article, beaucoup d'autres médias se sont intéressés au problème. Mais il faut aussi que les journalistes fassent attention aux conflits d'intérêts entre les laboratoires pharmaceutiques et les médecins, sachant que les premiers subventionnent, souvent, les seconds...

Qu'est ce qui vous a permis de reconstruire votre vie et de refaire des projets ?

L'institut de service civique m'a permis de ne pas rester toute seule chez moi, isolée, et de me reconstruire une vie sociale. Pour la première fois, depuis l'accident, je pouvais réellement me confronter aux autres, c'était important même si parfois cela a été brutal. En effet, les gens ont parfois du mal à saisir ce qu'implique un AVC, et il faut faire avec. Mais ce qui m'a aussi beaucoup apporté, c'est de voir que des personnes comme

Martin Hirsch croyaient en moi, c'était un peu fou.

Ce livre que vous avez écrit, est-ce qu'il vous a permis de tourner la page ou de commencer un combat, une histoire ?

Il m'a surtout permis de travailler mon orthophonie ! (rires). Je l'ai écrit en reconnaissance vocale. Étant aphasique, je mettais parfois des heures à chercher un mot. Depuis, j'ai beaucoup progressé. Mais l'essentiel, c'est qu'il me permet de faire connaître mon histoire, auprès des autres, de la presse mais aussi des juges, en vue du procès. Il faut que le plus de gens soit informé.

Quels sont aujourd'hui vos projets pour l'avenir ?

La vie continue. Je continue à me lever le matin, j'ai mon projet de bas de contention customisés. J'y travaille, en ce moment, dans un espace de co-working. Plusieurs hôpitaux sont intéressés. Les procédures sont longues, mais le projet avance. J'espère que ça va marcher (sourire). Après, faire un enfant, vivre ma vie de femme. ☞

LES SARDINES EN CLUB

Un délicat fumet de poisson et d'iode embaume une épicerie fine du quartier des Chartrons. Le Bordeaux Sardine Club y organise une soirée dégustation. L'association se retrouve autour d'une passion commune : la sardine.



Joël et Bertrand, deux adhérents du Bordeaux Sardine Club, présentent les boîtes à l'honneur ce soir.

Vous venez un peu comme à un dîner de cons », tance Bertrand Vienne, pharmacien de 55 ans, tout en déposant une sardinette sur une tranche de pain. Adhérent du Bordeaux Sardine Club, il revendique le côté ludique et original de ce jeune club d'amoureux de la sardine. A la Conserverie, chai des Chartrons dont la pierre apparente et la lumière tamisée créent une atmosphère cosy, les sardines en conserve défont pour la soirée la sacro-sainte dégustation de grands crus bordelais. La trentaine de « sardinistas », comme ils aiment s'appeler, est réunie à l'initiative de Jean Rigal et Paulo Cardoso qui ont créé l'association fin 2013. Le jeune moustachu au look soigné et cheveux gominés a rencontré le petit à la barbe de trois jours alors qu'ils travaillaient dans une épicerie fine. « Nous sommes passionnés de gastronomie, annoncent-ils,

Vincent Trouche

l'idée nous est venue pendant nos pauses de quatre heures ou de midi. On s'ouvrait une petite boîte comme ça, et on s'est dit : on en ferait bien une confrérie. Mais c'était une idée farfelue, pour rire ». Le farfelu a laissé place au concret. Ce soir, on déguste quatre boîtes de sardinettes, de jeunes sardines, du commercial à 2,5 euros à l'artisanal à 15 euros la boîte. L'ordre d'ingestion est fléché. « Nous ne sommes pas donneurs de leçons, relativise Jean, mais c'est comme pour le fromage, on commence par le moins fort pour finir par celui qui a le plus de caractère. Nous voulons pouvoir donner aux gens ce que nous voyons et ce que nous savons ».

DES PALAIS ÉCLAIRÉS

« C'est une tuerie les dernières ! », s'exclame Thierry en passant près des tauliers de l'association. Affublé de lunettes et d'une bedaine de bon

vivant, il a sa carte depuis un an. Amateur au palais éclairé, il reconnaît sans coup férir les sardines de qualité. « Ça c'est très clair, les sardines qu'on achète en supermarché sont confites dans une huile de mauvaise qualité, et ça sent très fortement le poisson ». Deux jeunes femmes sont installées sur un canapé au centre du chai, concentrées sur la feuille de note de leur dégustation. Lorsqu'on leur demande quelle est leur expertise dans la sardine, elles éclatent de rire : « On a atterri par hasard à la première et on a trouvé ça sympa. L'idée d'être adhérent au Bordeaux Sardine Club est assez drôle. On y connaît rien mais on aime bien les sardines ! C'est ce qui est marrant aussi, de déguster un produit qui est facile d'accès ».

« C'EST UN MOMENT SUBLIME »

Tandis que les joues commencent à rosir et le volume sonore à augmenter sous l'effet du vin blanc, un

personnage taciturne se détache. Yves Viénot a passé les soixante-dix balais depuis un moment déjà. Le brocanteur amoureux de bonne chair et de bonne chère a rencontré ses premières sardines à Dakar, au Sénégal. Avec plus de 300 boîtes dans sa réserve, il ne se prétend pas pour autant aficionado mais apprécie les sardines de garde. « Il y a quelque chose qui se passe entre la boîte, l'huile et le poisson. L'idéal est de les faire vieillir et comme ça le jour où vous les ouvrez, il n'y a plus d'huile dans la boîte parce qu'elle a été entièrement pompée par la sardine. Et là, c'est un moment sublime ». Dans une ambiance chaleureuse et conviviale, la soirée suit son cours au rythme lent des sardinettes ingurgitées, des verres sifflés et des anecdotes échangées. Joël, architecte quinquagénaire, lance à la cantonade : « Vous saviez que c'est l'ouverture d'un produit qui est facile d'accès ? »

Vincent Trouche

FOOTBALL INDUSTRY MONEY NEVER SLEEP

Dans le monde du sport, le foot est roi. Il attire les fans du monde entier. Il est aussi devenu plus qu'un jeu : Une source de revenu. Un véritable marché financier. Des fois, même, une zone sans droits où l'argent ne dort jamais.

Robin Piette

Sport, une plus-value de 14 %. Rentable.

LA FIFA ET L'UEFA EN GUERRE CONTRE LE TPO

En mars 2014, le président de l'UEFA Michel Platini, appelle le président de la FIFA Joseph Blatter, lors du congrès du football de l'Union européenne à Astana a « avoir le courage politique de s'attaquer au problème de la propriété des joueurs par des tiers, qui est un grave danger pour le football ». Le discours du patron du foot européen semble avoir trouvé un écho. En septembre dernier, le président de la FIFA a annoncé vouloir mettre fin au système des TPO. « Cela ne peut pas être fait dans l'immédiat, mais il y aura une période de transition pour faire appliquer cette interdiction ». La tiédeur du communiqué officiel de Sepp Blatter, démontre l'impuissance des instances dirigeantes face au monde de l'argent.

Officiellement, le système du TPO est strictement interdit en France, en Angleterre et en Pologne. Le reste de l'Europe et du monde, est un gazon à ciel ouvert pour le marché financier. L'Amérique du Sud particulièrement. Le football dans cette région du globe ne se développe plus que sur ce système, et y mettre un terme viendrait à déstabiliser le modèle économique de ces pays.

MAIS POURQUOI EST-CE DANGEREUX ?

Il y a deux types de TPO. Dans le premier (le cas Mangala), le fonds d'investissement rachète des parts directement au club. On appelait cela les « droits économiques ». Là, il n'y a pas vraiment de problème. Le fonds d'investissements touchera une somme au moment du transfert, à hauteur de l'investissement qu'il a fait. C'est du trading de base. Le deuxième cas pose

plus de problèmes au monde du foot. Un tiers vient investir non pas auprès du club, mais du joueur lui-même. On peut prendre pour exemple le cas du joueur argentin Carlos Tévez, qui avait cédé ses droits à un agent. Le tiers décide alors des choix de carrière en lieu et place du joueur. Et ce, jusqu'à ce qu'un club lui rachète ses droits. Ce qui peut représenter un gros pactole. On peut alors parler d'une sorte « d'esclavage moderne », même si l'expression peut choquer lorsqu'il s'agit d'un millionnaire qui court après un ballon rond. Le problème vient du fait que le foot européen s'approvisionne en grande partie dans le réservoir sud-américain. Il y a donc pléthore de joueurs sous contrat avec des agents, dans les grands clubs. Et malgré toutes les déclarations d'intention rien ne semble sur le point de changer, ni du côté des clubs, ni du côté de l'UEFA, ni du côté de la FIFA.

Eliaquim Mangala



En vert les pays où le TPO est légal
en rouge les pays ayant interdit le TPO
En bleu les pays qui ont laissé un vide juridique



TaraO

LE FCGB, UN LONG FLEUVE TRANQUILLE

À Bordeaux, toutes les conditions sont réunies pour faire prospérer le grand club de football que sont censés représenter les Marine et Blanc. Le problème, c'est que personne n'a vraiment la volonté de le faire.

C'est vraiment la faute à pas de chance. « Pour une fois qu'il se passe quelque chose à Chaban-Delmas, vous allez voir que la presse va nous ignorer quand même ! », peste Martin. Nous sommes le 15 mars dernier, à la sortie du stade. Ce quadragénaire explique avoir « chopé le virus » du ballon rond « quand il était gamin », dans les années 80. Les siens, de gamins, n'ont pas pu venir cet après-midi. Mais il aura une belle histoire à leur raconter : les Girondins de Bordeaux viennent de vaincre l'ogre parisien. Et a priori, cela aurait dû faire du bruit : le PSG, tout le monde connaît. Même les moins sensibles au football ont un avis sur l'arrogante bande à « Zlatan », qui a été popularisée par Les Guignols de l'info. Parfois raillé pour son manque d'enthousiasme, le public girondin était cette fois en effervescence. Alors qu'ils ont souvent été sevrés de buts et de jeu, les supporters ont vu leurs protégés marquer par trois fois, et prendre le meilleur sur la défense centrale de l'Équipe du Brésil. Un duo acheté à coup de

Robin Piette et Yacine Taleb

millions qataris, quand Bordeaux ouvrait le score par Lamine Sané, enfant du cru. Tous les ingrédients semblaient réunis pour que les Marine et Blanc se retrouvent, une fois n'est pas coutume, sous les projecteurs. Une cure d'UV médiatiques qui aurait redonné des couleurs à un club un peu privé de lumière ces dernières années. Mais Martin avait raison. (Mauvais) perdant sur le terrain, Zlatan a gagné la bataille des gros titres. Pourtant, les chiffres sont têtus. Avec six titres de champion de France et quatre coupes de France remportées, Bordeaux est incontestablement une place forte du football français.

INDIFFÉRENCE POLIE

Ses joueurs illustres, de Giresse à Zidane, ont écrit la légende de l'Équipe de France. Ses victoires en coupe d'Europe, contre le grand Milan des années 1990, ou plus récemment en Ligue des Champions, ont fait vibrer bien au-delà de la Gironde. Dans les faits, on a donc un grand club, dans une grande ville, qui va emménager l'an prochain

dans un stade flambant neuf... alors qu'il peine à remplir l'actuel. Car ce que ne dit pas Martin, c'est que la relative indifférence qu'il déplore vient d'abord des Bordelais eux-mêmes. Ce n'est pas tous les jours un dimanche de victoire contre Paris. Et le reste du temps, les Girondins incarnent un football « normal ». Dont on ne pense pas de mal, mais dont souvent, on ne pense pas grand-chose. Et si le FCGB était comme le vin qu'on cultive dans la région ? Un truc un peu secret. Une récolte qu'on fait dans son coin. Des jeunes pousses qu'on fait grandir à l'écart du soleil des médias. Puis on met le raisin dans des cuves et on le laisse vieillir. Le club connaît des années dans l'oubli avec des résultats plus que moyens. Et puis un jour, miracle : la récolte est fabuleuse, le raisin s'est transformé en grand cru et rafle toutes les médailles d'or. Les Girondins sortent une génération en or par décennie, en 1999, puis en 2009. Les bleus marine avaient conquis le titre et éclairé le championnat.

TORPEUR SUR LA VILLE

Chez les fans de foot, il est courant de dire que l'équipe ressemble à son coach. Dans le cas de Bordeaux, son club est la copie conforme de sa ville. Pour Frédéric Laharie journaliste à *Sud Ouest*, « le club n'est jamais dans l'excès dans la victoire ou dans la défaite, un peu comme la

ville, calme, très british ». Bordeaux a longtemps été sous occupation anglaise dans son histoire. De 1154 à 1453, la ville doit répondre à la couronne de Sa Majesté. Trois siècles de domination, ça vous marque forcément. La culture de la retenue et du flegme coule dans les veines de la cité et de son club. Bordeaux, ce n'est pas Paris Saint-Germain et sa culture « starlettes et paillettes ». Ce n'est pas non plus l'Olympique de Marseille, sa passion et sa folie démesurées. Les Girondins sont tels les funestes navires qui quittaient autrefois ses berges, sereins dans le calme comme dans la tempête.

VENTRE MOU, COEUR SERRÉ

Depuis 1919, le club au scapulaire fait vibrer les passionnés de ballon rond dans le Sud-Ouest. En changeant de maison, le club rentre pleinement dans le football du XXI^e siècle. Mais Bordeaux, à l'inverse de Paris, a du mal à se « rêver plus grand ». Les ambitions du club sont assez vagues. M6, l'actionnaire majoritaire, ne donne pas de direction claire au navire girondin. Le ventre mou, en attendant une nouvelle génération providentielle. La calme attente avant les jours meilleurs. Parce que dans le fond, supporter les Girondins de Bordeaux c'est rêver de voir Zidane entraîner le club, mais se contenter de voir Willy Sagnol sur le banc. ☞

NOUVEAU STADE POUR UNE NOUVELLE VIE ?

Le 26 avril prochain marquera le seizième anniversaire du rachat des Girondins de Bordeaux par M6. Comme tous les mariages, l'arrivée du club de football dans le giron du groupe audiovisuel a commencé par une jolie lune de miel : « M6 a dépensé beaucoup d'argent au début, même si ses dirigeants ne gèrent pas le club au quotidien », souligne Clément Carpentier, journaliste à *France Bleu Gironde*. Il faut dire que tout commence très bien. Un titre de champion acquis -par l'équipe précédente- au bout de quelques semaines. Puis une campagne de recrutement spectaculaire à l'été 1999. L'équipe conserve alors la grande majorité de ses cadres et recrute notamment Stéphane Ziani et Jérôme Bonnisel en dépensant la somme record de 15 millions d'euros. Par la suite, au gré des aléas sportifs, le soutien

de la « petite chaîne qui montait » sera moins spectaculaire, mais l'actionnaire s'attachera régulièrement à relancer la machine. Pour M6, l'intérêt est stratégique : détenir un club de football lui permet de mieux se positionner sur le marché des droits de diffusion sportifs. En recrutant Laurent Blanc comme manager en 2007, le club dirigé par Jean-Louis Triaud relance la machine. À la clé, un nouveau titre de champion et deux trophées des champions.

UN LENT DECLIN

Mais l'équipe finit par s'écrouler à l'annonce du départ de son entraîneur. Et cette fois-ci, Nicolas de Tavernost, le patron de M6, refuse de remettre au pot : « 2009 a été un tournant. Le club a mal géré l'après-titre en prolongeant à prix d'or des joueurs qui se sont révélés décevants », poursuit Clément Carpentier, tandis que l'action-

naire change de priorités : « Il n'y a pas de sponsoring, pas de publicité ou de réelle utilisation de l'image du club ». A l'écran, la chaîne délaisse le football. Le coûteux chantier du nouveau stade, que le club a contribué à porter, accentue l'austérité budgétaire. Nicolas de Tavernost vient de promettre dans les colonnes de *L'Équipe* des jours meilleurs d'ici deux ans grâce à la nouvelle enceinte assurant que le club ne sera pas vendu. Le doute est permis. L'actionnaire n'est pas le seul à se faire discret. Finie, la lumière de l'ère Laurent Blanc. La passage de Francis Gillot a fait replonger le club dans l'anonymat. Les résultats en dents de scie suffisent à faire tomber un des plus grands palmarès du foot français dans l'indifférence du grand public.

LABEL « ENDORMI »

Pour Frédéric Laharie, journa-

liste sportif de *Sud Ouest* qui suit le club au scapulaire, « la passion pour le club suit la courbe des résultats. En 2009, le stade était à guichets fermés pour chaque match de Ligue des Champions. Aujourd'hui il n'y a plus de stars, les résultats sont moins bons et les gens suivent un peu moins ». Le journaliste explique qu'à Bordeaux, les gens sont plus modérés que dans les autres grands clubs français. L'arrivée de M6 n'a pas changé le fonctionnement d'un « club familial ». Le centre du Haillan reste ouvert, appartenant à la mairie de Bordeaux et non au club. Frédéric Laharie le confirme : « Les dirigeants n'interdisent jamais aux joueurs de parler aux journalistes. Par rapport à d'autres confrères, on peut travailler simplement ici ».

VERS UN NOUVEAU DÉPART ?

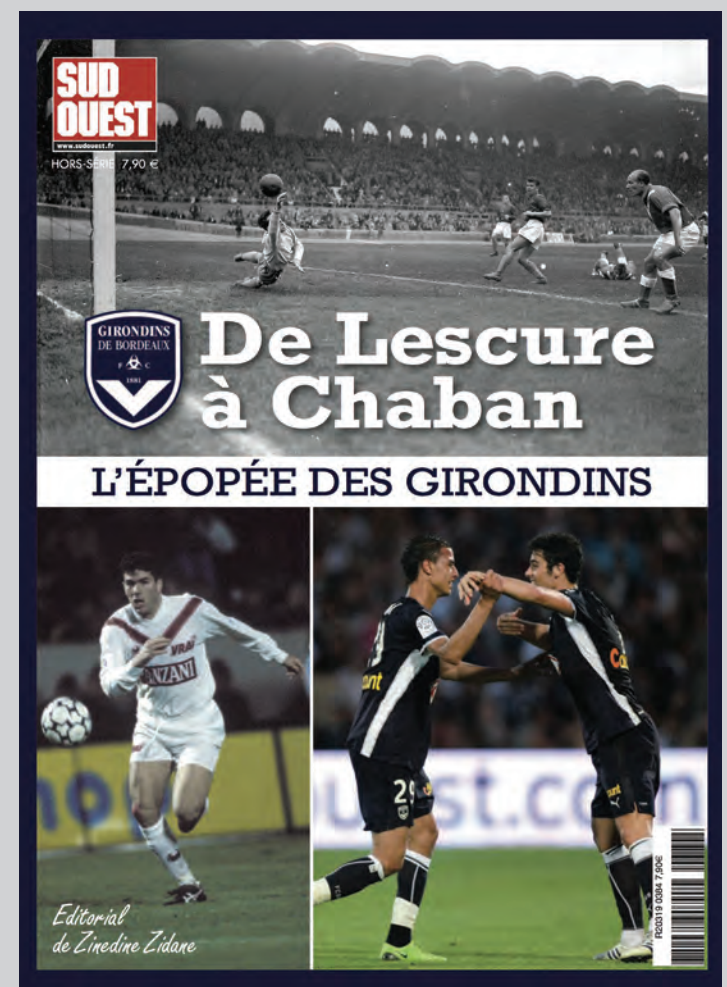
Une simplicité qui n'exclut pas l'ambition. En 2014, Bordeaux installe sur son banc. Willy Sagnol, un grand nom du foot français. Et bientôt, les Girondins, joueront dans leur nouveau jardin. Suffisant pour faire renaître la passion du foot à Bordeaux ? On ne peut que le souhaiter. ☞

UN STADE ET DES SOUVENIRS

Les Girondins de Bordeaux vont déménager. En mai prochain, ils disputeront leur dernier match à Chaban-Delmas. Une enceinte qu'ils occupaient depuis une victoire 8-0 contre Dunkerque, en septembre 1938. Le Stade Municipal de Bordeaux avait été inauguré lors de l'été précédent, pour la Coupe du Monde. Rebaptisé Parc Lescure avant de prendre, en 2001, le nom de l'ancien Premier Ministre, il fut le témoin d'une histoire très riche. De quoi attiser la nostalgie des anciens comme la curiosité des plus jeunes. Avant le début d'un nouveau chapitre, *Sud Ouest* édite un hors-série collector baptisé « De Lescure à Chaban : l'épopée des Girondins ». Retraçant les hauts et les bas des Marine et Blanc, l'ouvrage déroule soixante dix-sept années de souvenirs mythiques. Émaillé de témoignages et d'images d'archives, le récit de la saga girondine se déguste avec

gourmandise. Au fil des quatre-vingt-dix pages que comporte le livre, les petites anecdotes succèdent aux grands moments. De la première d'Alain Giresse chez les pros au baptême du feu victorieux de Zinedine Zidane en équipe de France, le jardin des Marine et Blanc a été le théâtre d'événements mythiques. Des moments difficiles aussi, entre rétrogradations et périodes de disette. Malgré coups de mou, la légende du club au scapulaire n'a jamais cessé de s'écrire. Il était donc naturel de profiter du déménagement des FCGB pour la coucher sur le papier. Restituer les émotions vécues au stade à un public qui n'a pas forcément eu l'occasion de les vivre, c'est peut-être le meilleur moyen de transmettre le flambeau de cette drôle de passion pour le ballon rond. Vous savez, celle qui sait unir des milieux différents tout en réconciliant les générations. ☞

"De Lescure à Chaban, l'épopée des Girondins" - Sud Ouest - 7€90



ÉCHAPPE-TOI... SI TU PEUX !

Né au Japon, le concept du « Live escape game » débarque au mois d'avril à Bordeaux. Le but du jeu ? Réussir à sortir d'une pièce fermée à double tour en moins de 60 minutes grâce aux indices récoltés sur place. Du pur bonheur pour les Sherlock Holmes en herbe.

À deux pas de la Porte Dijéaux, rue du Ruat, une odeur de mystère flotte dans l'air. Vous poussez, en compagnie de vos amis, la porte du numéro 23, curieux. Amandine et Jennifer, les maîtresses des lieux, vous accueillent avec bienveillance avant de vous mettre à l'aise et de vous transporter dans un autre univers, une autre époque. Vous vous retrouvez dans la première salle, en plein cœur d'un cabaret chic des fifties. La lumière est tamisée, la musique dansante et une odeur forte de parfum chatouille vos narines. Mais le chrono, dans un coin de la salle, est déjà mis en route. Vous avez 60 minutes, pas une de plus, pour résoudre le mystère du meurtre de la célèbre Satine, le meneuse de revue, et fuir à temps de la scène du crime car le tueur court toujours... Indices, observations, énigmes, casse-têtes, épreuves et cohésion de groupe vous permettront de mener à bien l'enquête. Et si l'ambiance cabaret n'est pas à votre goût, rendez-vous dans la seconde salle principale pour une petite dégustation de vin, comme il

Justine Pluchard

est de coutume en pays bordelais. La cave à vin dans laquelle vous êtes transportés cache pourtant elle aussi des mystères et vous n'arriverez peut-être pas à sauver votre peau au bout d'une heure. Un conseil : ne vous fiez pas aux apparences. On ne vous en dit pas plus, les deux créatrices de « Casse-tête bordelais » veulent encore garder le secret...

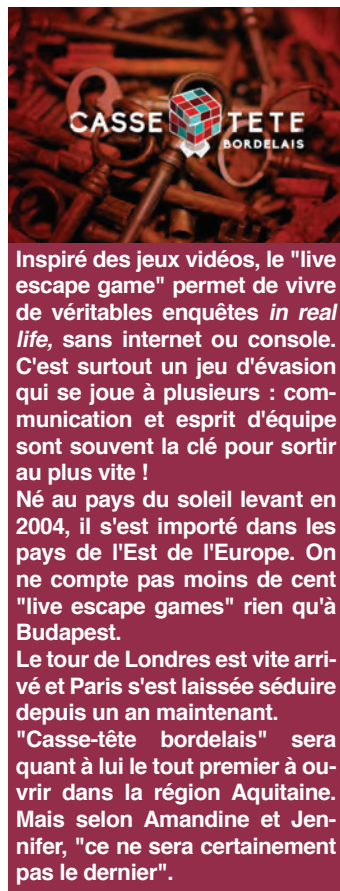
CHALLENGE BORDELAIS

Les secrets ! Amandine Le Roy, 22 ans, et Jennifer Giraudeau, 24 ans, en raffolent. Elles ont découvert le concept du « live escape game » à Paris, il y a un an. « Nous avons aussi testé ce concept à Lisbonne, ajoute Amandine. C'est encore nouveau en France mais c'est très addictif ! De retour à Bordeaux, l'idée de lancer le projet chez nous a vite vu le jour ». « Casse-tête bordelais » pourrait se définir comme une expérience qui mélange enquête policière et Fort Boyard, le tout en plein cœur de Bordeaux. Mais trouver un local n'a pas été sans embûches : « nous voulions un lieu dans l'hypercentre de

Bordeaux, pour qu'il soit accessible par le tram et le bus, explique Jennifer. Il ne fallait pas non plus de gros travaux et trouver un propriétaire qui approuve le projet. Nous avons mis quatre mois à trouver la perle rare ! Le casse-tête avait déjà commencé pour nous ». Le projet « Casse-tête bordelais » créé par le binôme est un produit « 100 % fait maison ». Les scénarios, les décors et les bande sonores sont le fruit de leur travail personnel et de leur excursions pour dénicher meubles et accessoires. « On ne voulait pas être franchisées, avoue Jennifer. Ce projet, c'est notre bébé et nous voulons garder notre indépendance pour garder l'esprit ludique et convivial. Ça se traduit par une personnalisation des accueils et des énigmes ou encore par le petit debriefing en fin de partie autour d'une collation ».

« Casse-tête bordelais » ouvre ses portes courant avril mais les réservations ouvrent dès fin mars. Familles, amis, collègues, à vos loupes !

www.cassetetebordelais.fr
de 3 à 5 joueurs, de 17€ à 27€.



Inspiré des jeux vidéos, le "live escape game" permet de vivre de véritables enquêtes in real life, sans internet ou console. C'est surtout un jeu d'évasion qui se joue à plusieurs : communication et esprit d'équipe sont souvent la clé pour sortir au plus vite !

Né au pays du soleil levant en 2004, il s'est importé dans les pays de l'Est de l'Europe. On ne compte pas moins de cent "live escape games" rien qu'à Budapest.

Le tour de Londres est vite arrivé et Paris s'est laissée séduire depuis un an maintenant. "Casse-tête bordelais" sera quant à lui le tout premier à ouvrir dans la région Aquitaine. Mais selon Amandine et Jennifer, "ce ne sera certainement pas le dernier".

Une équipe sur deux, en moyenne, n'arrive pas à s'échapper avant la fin des 60 minutes.

ET SI ON REGARDAIT LA RADIO ?

À l'heure d'Internet et des réseaux sociaux, on pourrait penser que les jours du média radio sont comptés. Les vieux récepteurs FM finiront bien par rejoindre les VHS et le Minitel au grenier. Mais le numérique offre aussi aux antennes l'occasion de se réinventer.



James Case

Matti Faye

Les radios françaises sont écoutées en moyenne trois heures par jour par les Français, selon les chiffres de Médiamétrie. Une audience grignotée par les nouveaux usages numériques. Bien conscientes de l'enjeu, les stations ont décidé de s'adapter. Et l'une des premières à dégaîner a été Europe 1, qui s'est lancée dans la radio filmée en 2007. À l'époque, c'est simplement l'interview politique de Jean-Pierre Elkabbach qui est enregistrée avec une unique caméra automatique. Le but pour la radio est d'être reprise dans les journaux télévisés et ainsi mettre en avant son antenne sur d'autres médias. La station

a peu à peu musclé son dispositif avec aujourd'hui 16 heures de direct vidéo chaque jour. Contrairement à ses concurrents qui se contentent d'un système automatisé, Europe 1 fait appel à un réalisateur vidéo présent pour chaque émission. Il peut ainsi proposer une mise en images assez élaborée, presque au niveau d'une chaîne info. La radio veut apporter un complément visuel sur les sujets, que ce soit avec des tweets, des infographies, des images ou depuis peu des vidéos sur le sujet traité à l'antenne. La filiale de Lagardère a même recruté un chef d'édition venu de LCI.



Les radios du service public ont suivi le mouvement quelques années plus tard, en misant par exemple sur la diffusion des chroniques humoristiques sur le site de partage de vidéos Dailymotion. Un moyen de leur offrir une deuxième vie après leur diffusion à l'antenne. Ainsi, plusieurs vidéos des billets d'humeur de Stéphane Guillon dans le 7-9 de France Inter dépassent le million de vues. Le trublion a depuis été évincé, mais ses édits continuent à être partagés.

« PAS UNE SOUS-TÉLÉVISION »

Le vaisseau amiral de la radio publique continue à se moderniser : depuis la rentrée 2014, France Inter propose l'ensemble de sa matinale en direct vidéo sur son site. Un coup de jeune qui fait pas l'unanimité. Le 14 octobre dernier, l'humoriste François Rollin a par exemple dédié l'une de ses interventions matinales à son aversion pour la radio filmée. Pour lui, « la radio est un outil merveilleux » qui se suffit à lui-même. « De grâce, n'en faisons pas une sous-télévision. » Une chronique qui a, ironiquement, eu un grand succès dans sa version vidéo sur le site de la radio.

Chez la concurrence, plusieurs nouveautés ont été lancées. Première radio de France, RTL diffuse ses rendez-vous d'information en vidéo depuis plusieurs mois déjà, tandis que d'autres émissions de la grille viennent progressivement enrichir l'offre vidéo. Des choix qui portent leurs fruits : du 8 au 14 mars, le flux vidéo en direct a cumulé 350 000 vues sur la plateforme Dailymotion, des chiffres comparables à ceux obtenus par Europe 1 sur la même période.

Jusqu'ici à la traîne, France Info a lancé au début du mois de mars sa formule de « radio visuelle ». Le dispositif, qui a coûté 80 000 euros,

comprend sept caméras automatisées dans chacun des deux grands studios de la station. De nouveaux outils qui permettent de diffuser des images en continu de quatre heures à minuit. La station tout-Info a privilégié pour une approche différente de celle adoptée par les autres antennes : l'image du studio n'est pas affichée en plein écran, elle est enrichie par un fil d'actualité. Frédéric Wittner, rédacteur en chef chargé du bi-média à France Info, explique « qu'il ne s'agit pas de faire de la radio filmée, mais d'inventer une nouvelle façon de la consommer ». L'idée est avant tout de renforcer les contenus proposés, comme le souligne le journaliste : « L'image, de notre point de vue, n'est pas prépondérante. Ce sont les informations que nous apportons qui doivent constituer la valeur ajoutée ». Quand toute la bande FM s'affronte à coup d'animateurs vedettes et de grandes signatures, la star de France Info reste plus que jamais l'actualité.

UNE ARRIVÉE SUR LES BOX ?

L'arrivée en force de la vidéo dans les radios est aussi un moyen d'augmenter les revenus publicitaires générés par leurs sites web. « Les pré-rolls, ces publicités vidéo diffusées avant le direct du studio, sont vendues trois fois plus cher que les bandes publicitaires classiques présents sur le site » précise Claire Hazan, responsable des développements vidéo pour Europe1.fr. Et les contenus vidéo sont beaucoup plus consultés sur les réseaux sociaux que les contenus uniquement sonores. La station de la rue François 1er envisage même à plus long terme de proposer sa radio filmée directement via les box des opérateurs et les télévisions connectées.

SHOOT PAS À MA SALLE

La Case est une association fondée par Médecins du Monde qui accompagne les toxicomanes à Bordeaux. En lice pour installer une salle de shoot dans ses locaux, l'association ne pourra toutefois pas expérimenter le dispositif, faute d'entente avec les riverains.

Le projet de loi santé de Marisol Touraine, qui sera voté le 31 mars prochain comporte un volet sur les salles de consommation à moindre risque. Si cette mesure fait polémique au sein de la classe politique, la ville de Bordeaux s'est déjà portée volontaire pour expérimenter ce dispositif sur six ans, censé limiter les risques de contamination. La Case est le principal établissement médico-social de la ville ; il prend en charge les personnes addictes et assure un suivi psychologique. Installée rue St-James depuis 2006, cette structure qui émane de Médecins du Monde a géré en 2014 plus de 2000 usagers, « *un nombre en augmentation* » selon sa présidente Véronique Latour.

La Case s'est proposée pour accueillir la fameuse salle au pied de la grosse cloche. Mais l'idée est loin d'avoir fait l'unanimité au conseil municipal, ceci pour deux raisons. La première est la proximité avec le lycée Montaigne, situé à moins de 200 mètres. Pour Véronique Latour, la seconde relève du

syndrome NIMBY (Not in My BackYard). Autrement dit, si les commerçants et les riverains de la rue St-James ne sont pas opposés sur le principe d'un tel dispositif, cela ne se fera en tout cas pas dans leur quartier.

Même si la présidente de la Case peut comprendre ces réticences, il ne s'agit pourtant pas d'un lieu de débauche à ciel ouvert, comme se plaisent à diaboliser certains élus à (l'extrême-)droite. Gilbert Collard avait dénoncé ce projet avec toute la subtilité qu'on lui connaît en prophétisant qu'après les salles de shoot, viendraient « *les salles de viol* ». Au conseil municipal de Bordeaux, la mesure semble faire consensus à gauche mais ne suscite pas tant d'opposition à droite. Seule Catherine Bouilhet (Front National) condamne cette initiative avec virulence. Le projet de loi qui sera présenté à la fin du mois de mars n'a pourtant rien d'une incitation à la consommation mais

Yann Lagarde

LES CAARUD

Les centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues (CAARUD) sont des établissements médico-sociaux mis en place après la loi de santé publique du 9 août 2004.

Ces établissements sont gérés de manière autonomes par des équipes de professionnels.

Ce sont des structures basées sur le principe d'accueil inconditionnel et à "bas seuil d'exigence", c'est-à-dire que l'abstinence et le sevrage ne sont pas forcément requis. Il en existe 2 à Bordeaux :

■ La Case, au 38 rue St-James

■ Le Comité d'étude et d'information sur la drogue (CEID), au 24 rue du Parlement St-Pierre

En plus de ces établissements, la Case gère deux automates distributeurs échangeurs de seringue, un place Saint-Eulalie, l'autre à l'angle du quai des Chartrons et du cours du Médoc.

prévoit au contraire des structures d'encadrement et de suivi pour des personnes vulnérables. Davantage que le syndrome NIMBY, c'est aussi contre la politique de l'autruche, consistant à fermer les yeux sur certains tabous sociaux, qu'il faudrait se battre.

Une enquête d'opinion de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) publiée en 2013 affirme que 58% des Français sont favorables à cette mesure. Pour la présidente de la Case, cette proportion est naturellement plus élevée chez les usagers, même si elle admet que « *tous ne sont pas favorables* », comme elle le constate lors des groupes de parole au sein de l'association. Si la salle n'ouvre pas rue St-James, elle devra néanmoins respecter certains critères, comme la localisation en centre-ville et l'accessibilité géographique.

La Case a aussi émis l'idée d'ouvrir une salle au sein de l'hôpital Saint-André, mais beaucoup d'usagers

sont réticents à l'idée de se rendre en milieu hospitalier. Pour Véronique Latour, le mieux serait une salle gérée directement par le personnel de l'hôpital, mais en dehors de ses locaux.

BEAUCOUP D'USAGERS SDF

Un autre projet concurrent est à l'étude, proposé par le Comité d'étude et d'information sur la drogue (CEID). Il s'agit d'une unité mobile, un bus aménagé chargé d'aller directement à la rencontre des usagers sur le terrain. Pour le CEID, il n'y a pas de concentration assez forte en centre-ville pour justifier l'ouverture d'une salle, les usagers étant pour une grande partie SDF et donc éparpillés.

Pour l'heure, la mairie a affirmé sa volonté de s'impliquer dans cette logique d'action en renouvelant les automates échangeurs de seringues (deux à Bordeaux et un à Lormont), en place depuis la fin des années 1990.



TROIS QUESTIONS À PHILIPPE ROSSARD

Confronté aux addictions, ce cadre socio-éducatif au pôle addictologie de l'hôpital Charles Perrens à Bordeaux se dit pour la prochaine ouverture d'une salle d'injection à moindre risque dans la capitale girondine.

1 QUEL EST, SELON VOUS, LE RÔLE DES SALLES DE SHOOT ?

Tout d'abord, il faut savoir que l'on ne dit pas « salle de shoot » mais « salle d'injection à moindre risque ». C'est une nuance essentielle. Car les addictions appellent les représentations. Si on dit « salle de shoot », on pense aux toxicos qui vont se shooter. Or, l'objectif des salles d'injection à moindre risque, c'est justement la réduction des risques. Ensuite, l'idée de ces salles est d'abord de protéger les injecteurs - car c'est un problème de santé publique -, mais aussi de leur permettre d'avoir un lieu où l'on puisse être en contact avec eux, dans le but qu'ils ne le fassent plus en se cachant dans les cages d'escaliers ou les bacs à sable, par exemple. Ces salles ont vocation à intégrer les injecteurs aux personnels et aux dispositifs de soin, afin qu'ils puissent travailler ensemble. Le dessein final étant d'obtenir, dans l'idéal, une abstinence consolidée.

■ SB

2 QUI SONT LES INJECTEURS ET QUEL EST LEUR PROFIL ?

Ce sont des personnes dites « addictes », c'est-à-dire qu'elles sont en situation de « craving » : une envie irrépressible de consommer de la drogue et plus particulièrement, de faire quelque chose qu'elles ne veulent pas faire, malgré les dégâts collatéraux que cela engendre. Leur nombre est difficile à chiffrer. On parle de 30 000 seringues distribuées chaque année, mais ça ne reflète pas forcément la réalité parce qu'on ne sait pas qui en a l'usage. Cependant, certains critères permettent de déterminer à quel moment on bascule d'un usage ordinaire à une réelle addiction. Comme l'Addiction Severity Index, qui est un questionnaire qui interroge les patients sur les domaines de leur vie : la consommation, leur vie sociale, familiale et professionnelle, leur situation... On peut ensuite évaluer la sévérité de ce qui leur pose problème, avec des mesures chiffrées de 1 à 10. On évalue aussi la temporalité, la chronicité de la maladie.

3 POURQUOI LA FRANCE EST-ELLE RÉTICENTE À CES PROGRAMMES ?

De tous temps, la France a été à la traîne concernant le traitement de l'addiction et des drogues en particulier. On est toujours en retard car on est empreint de vieilles représentations et d'une culture qui considère certains produits comme culturels donc non dangereux pour la santé, comme le vin de Bordeaux, par exemple. La France a également été très réticente aux programmes d'ordre sanitaire. Elle a un peu fait l'autruche dans ses politiques et a souvent fermé un œil sur ces problèmes sanitaires et sociaux, car elle a un modèle de l'addiction qui est aujourd'hui dépassé. Nous ne sommes également pas très aidés par les médias qui ont trop souvent desservi cette cause par leur méconnaissance du problème. En France, ce genre de sujet peut être considéré comme des non-sujets, qu'on ne veut même pas aborder. On ne parle que des sujets culturellement admis, en fin de compte. Mais on peut se féliciter du fait qu'une salle d'injection va bientôt ouvrir à Bordeaux.

REPÈRES

La première salle de consommation de drogues ouvre à Berne, en Suisse, en 1986. En France, c'est au milieu des années 1990 que certaines politiques de réduction des risques voient le jour. Et c'est lors de l'année 1996 que les premiers traitements de substitution sont mis en place. À partir de ce moment-là, le principe de réduction des risques s'est imposé. Le sociologue Emmanuel Langlois, maître de conférence en sociologie à l'Université de Bordeaux et chercheur au centre Emile Durkheim, spécialisé dans l'organisation et les politiques de la santé, la toxicomanie et les drogues, a travaillé sur les usagers prenant des drogues de substitution.

Il explique que la France compte 150 000 injecteurs, dont 110 à 115 000 utilisent des drogues de substitution, comme le Subutex par exemple. « Les salles de shoot ne sont pas une solution miracle, en raison de la diversité des profils des injecteurs », note Emmanuel Langlois. Le problème, selon lui, vient de la symbolique de la drogue, qui peut être assimilée à une boîte à fantômes. Mais il affirme également que les enquêtes internationales révèlent que les salles de shoot en Europe « donnent des évaluations très positives ».

■ SB

Les locaux de la Case, rue St-James.

Yann Lagarde

DIGITAL DETOX

INTERNET EN MODE OFF

La *digital detox* est une nouvelle tendance, venue tout droit des États-Unis, qui consiste à « se déconnecter » d'Internet et des écrans. Plus de smartphone, plus d'e-mails, plus de Facebook, Twitter, Snapchat et autres applications en tout genre. Juste le temps de se reconnecter au monde qui nous entoure.

Nomophobie, infobésité, self-binding. Traduisez : « peur irrépressible de perdre son téléphone portable », « surcharge informationnelle » et « techniques concrètes pour ne pas être tenté par le numérique ».

Ces mots ne vous disent peut-être encore rien mais d'ici une dizaine d'années, il feront certainement partie de notre langage quotidien. Conséquence directe des avancées technologiques dans le monde des objets connectés, la surconsommation et la dépendance à Internet et aux écrans com-

Justine Pluchard

mençant à être pointées du doigt par certains.

Arrive alors la digital detox. La tendance n'est pas née au sein de vieux groupes hippies coincés dans une grotte et réfractaires à toute forme de technologie. Bien au contraire ! C'est au cœur de la Silicon Valley, véritable technopole et bastion d'Apple, Facebook ou encore Google, que la digital detox trouve son origine. Elle consiste avant tout à prendre conscience de sa dépendance à la connexion en continu et à se ressourcer en restreignant son usage.

« Il faut faire attention à ne pas mettre en totale opposition "déconnexion" et "connexion", nuance Yohann Rippe, 26 ans, fondateur d'un

blog « Detox digitale ». C'est la gestion de l'utilisation et de son rapport à Internet dont il faut prendre conscience ».

SE DÉCONNECTER ? IL Y A UNE APPLICATION POUR ÇA

Il y a deux ans, lors d'une soirée, Yohann et ses amis se rendent compte que chacun est scotché à son smartphone, plus personne ne se parle. Révélation pour le jeune groupe qui décide de partir un week-end entier sans téléphone. « Au début, je tâtais tout le temps la poche de mon jean, là où se trouve normalement mon portable », avoue Yohann.

A la fin de ce week-end ressourçant, il décide d'approfondir ses recherches sur les démarches déjà existantes en matière de gestion du digital. « On ne s'en rend peut-être pas compte mais maintenant on va même aux toilettes avec son téléphone ! On l'utilise comme réveil, pour lire ses mails, écouter de la musique et on va devenir de plus en plus connecté dans le futur, explique-t-il. Je pense que c'est le bon moment pour choisir comment on veut que la connexion s'intègre à notre vie ».

Dans son blog, Yohann et ses amis publient articles et conseils pour vivre au mieux sa vie d'ultraconnecté. Le comble est peut-être la multitude d'applications supposées nous aider à nous déconnecter recensées par le blog. « Ce n'est pourtant pas idiot ces applications, argumente Yohann. On ne veut pas tuer le smartphone, on veut l'utiliser plus intelligemment ». Selon

lui, l'application « Off time », créée par une start-up berlinoise, est pour l'instant la meilleure développée à ce jour : « elle stoppe l'accès à certaines applications comme Facebook et ne les redémarre pas immédiatement à notre demande. Elle met en lumière le problème de l'instantanéité à tout prix ».

LE FUTUR SERA CONNECTÉ OU NE SERA PAS

Pour Christophe Rassis, cadre socio-éducatif au pôle addictologie de l'hôpital Charles Perrens, ce n'est pas « l'objet connecté qui pose problème mais bien l'usage qu'on en fait. On ne pourra pas arrêter la technologie de nous connecter de plus en plus et ce n'est pas forcément un mal en soi, c'est notre futur. Il faut juste comprendre et noter comment cela peut impacter la vie des gens ». Aujourd'hui, ce sont essentiellement des conflits entre générations que note Christophe Rassis. Des parents qui s'alarment, parfois à juste titre, de l'hyper-connexion de leurs enfants mais qui s'inquiètent surtout par méconnaissance des nouvelles technologies.

La digital detox tend à devenir une tendance de fond qui vise à anticiper de futurs problèmes de dépendances « Faire une digital detox permet également de retrouver un monde où le silence a une place, de prendre du recul et retrouver une certaine créativité qu'on a tendance à perdre », conclut Yohann Rippe. Activer le mode avion de son smartphone, rien qu'une seule heure par jour : un bon début pour débuter une digital detox ! ➤

BOULIMIE EN SÉRIES

Énième anglicisme en vogue, le « binge watching » de séries télévisées désigne l'art (peu) délicat de visionner un grand nombre d'épisodes sans interruption. Présentée au choix comme innovante ou inquiétante, cette pratique n'est pourtant pas vraiment un phénomène récent.

Yacine Taleb

transmédiatiques : « C'est surtout du marketing de la part de Netflix. Ces usages existent depuis l'apparition du support DVD ». La firme californienne est bien placée pour le savoir, puisque son métier d'origine était la location vidéo par envois postaux.

L'ATTAQUE DES SÉRIES TUEUSES

Le service de communication de Netflix n'est pas le seul à aller vite en besogne. Depuis quelques semaines, le binge watching a rejoint la grande famille médiatique des « tendances inquiétantes ».

En juin dernier, une étude réalisée par l'Université de Pampe-lune retenait ainsi cette sériephile compulsive parmi les facteurs « pouvant favoriser les maladies cardiovasculaires »... au même titre que n'importe quelle activité sédentaire. Autre étude, autre menace : il y a quelques semaines, Yoon Hi Sung, doctorant à l'Université du Texas a publié des travaux montrant une corrélation entre la consommation massive de séries et la dépression. Mais attention aux raccourcis faciles : réalisée auprès d'un échantillon de 316 étudiants répondant à un sondage en ligne, cette enquête n'indique pas que la fiction télé favorise la déprime, mais simplement que les personnes se

déclarant déprimées regardent plus d'épisodes que les autres. Était-il vraiment nécessaire de mener des recherches scientifiques pour montrer qu'un moral en berne ne donne pas envie de sortir faire la fête ? Les festins d'épisodes façon Netflix sont loin de faire l'unanimité chez les fans eux-mêmes. Sur Twitter, pendant que certains internautes commentent leur marathon en temps réel, de nombreux messages revendiquent le choix d'adopter un rythme moins soutenu.

NI UNE MODE NI UNE NORME

Spécialiste des séries à *Télérama*, le journaliste Pierre Langlais fait partie des réfractaires de la première heure. Lorsque la deuxième saison de *House Of Cards* est sortie l'an dernier, il en a profité pour écrire tout le mal qu'il pensait du phénomène : « cet avalage compulsif d'épisodes les uns après les autres est vulgaire, et se justifie difficilement par une recherche de plaisir. Que cherchent les "binge watchers" ? Aller plus vite à la conclusion. Connaître la fin les premiers. Ruiner leur journée pour ne pas perdre de temps. ». C'est une manière de voir les choses. Mais il semble injuste de réduire le binge watching à « un coût sériel accéléré, sans préliminaires, sans retenue, sans tendresse ».

Razzia sur House Of Cards

Ils n'ont pas perdu de temps. Mis à disposition le 27 février 2015 par Netflix, le troisième volet des manigances du clan Underwood était très attendu dans le monde entier. Et pas seulement chez les abonnés de Netflix, ou de Canal Plus en France. En 24 heures seulement, la série aurait enregistré pas moins de 682 000 téléchargements illégaux, d'après les estimations de la société spécialisée Expio.

Les producteurs n'ont pas attendu le numérique pour attiser l'impatience des téléspectateurs. C'est le principe même du cliffhanger, incontournable procédé narratif qui consiste à terminer un épisode, ou une scène, précédant une coupure publicitaire sur une fin à suspense. Il s'agit moins d'impatience que d'enthousiasme. Celui-là même qui peut conduire des lecteurs à faire nuit blanche pour finir leur livre de chevet. De son côté, Netflix fait tout pour inciter ses abonnés à rester branchés : les épisodes s'enchaînent automatiquement et un algorithme formule des suggestions personnalisées. Vous reprendrez bien un petit épisode ? ➤



Jeremy Keith



SOUS LE PONT, LA TÊTE HORS DE L'EAU

Marée du siècle, le 21 mars. D'aucuns pensent d'abord à l'érosion des dunes, à l'attrait touristique ou aux journalistes arrosés en direct par les vagues. Il existe une autre conséquence, moins médiatisée. À l'instar des hommes qu'elle concerne, elle reste discrète. Sous le pont Saint-Jean de Bordeaux, au bord de la Garonne, côté rive droite, un camp de migrants a du être évacué au gymnase Thiers par la municipalité à cause d'un risque de submersion. Rencontre quelques jours auparavant.

Le « non » de Hassan* est catégorique. « *Il n'y a pas de risques* ». Le jeune homme a 21 ans. Il vient du Tchad et a fait ses études à Paris. Une formation dans l'informatique qui ne lui a pas permis d'accéder à l'emploi. Depuis six mois il vit donc dans ce camp à deux pas de la déchetterie du quartier Bastide. Si la plupart sont migrants, certains ont la nationalité française. Quelques jours plus tôt, les policiers sont arrivés aux aurores. Ils ont prévenu les occupants des lieux qu'il fallait partir par sécurité. Certains se sont enfuis, de peur d'être arrêtés. Pour

Texte et photos
Angy Louatah et Willy Moreau

Hassan, le déménagement programmé en raison des crues est une excuse. « *Ils veulent qu'on parte tout simplement mais pour aller où ?* » Il y a encore quelques mois, ils étaient de l'autre côté du fleuve mais ils avaient été expulsés en raison des travaux de réaménagement. Quoi qu'il en soit, les conditions de vie sont rudimentaires. Quelques tentes sont disposées ça et là autour d'un barbecue alimenté toute la journée. C'est la seule source de chaleur, là où les cahutes branlantes sont

exposées aux quatre vents. La Garonne est à quelques mètres seulement. Mais le cadre est loin d'être idéal. On entend le train passer de temps en temps juste au-dessus des têtes. Les planches de bois, disposées sur le sol, protègent de la boue, alors si l'eau débordait des digues, ça serait une vraie catastrophe.

LES RISQUES EXISTENT MAIS PERSONNE N'Y CROIT

Tharindu a la soixantaine. Dans sa petite tente bleue, il lutte contre le froid, la faim et surtout l'ennui. Le camp ravagé par les flots, il n'y croit pas du tout. Parti du Sri-Lanka, il est passé par

l'Allemagne, Paris, Lyon, Saint-Etienne et Montpellier. Il vit à Bordeaux depuis dix ans. Tharindu connaît bien la Garonne et ne la voit pas sortir de son lit : « *C'est impossible ! Les digues ont été créées pour éviter les débordements.* »

S'il a pleinement confiance dans les digues de sa ville, Tharindu est néanmoins conscient que le danger vient du fleuve. Au camp, ce n'est pas le cas de tout le monde. Salah est marocain, il a la cinquantaine, les cheveux dégarnis et ne parle qu'arabe. Il pense que le risque d'inondation est réel mais n'en identifie que très mal les causes : « *Le gros problème c'est la pluie. On est sous le pont mais parfois la pluie stagne ici. L'eau du fleuve, c'est pas un problème* ». Les dix mois qu'il vient de passer à Bordeaux ne lui permettent certainement pas de comprendre que le fleuve peut déborder sur son abri. Car le niveau de l'eau est déjà élevé et va continuer à grimper dans les prochains jours. Son manque d'information est criant. Pourtant la municipalité prend ces risques au sérieux. « *Nous*

devons mettre à l'abri ces immigrés dans le cadre des grandes marées, mais ça sera temporaire. » La solution : le gymnase Thiers à Bordeaux. La décision fait suite alors que de nombreuses associations locales ont tiré la sonnette d'alarme. Pierre Coulon, président de la Cimade, une association de défense des immigrés, est déterminé. « *Il s'agit de demandes concernant le logement de ces personnes. C'est un droit fondamental, et nous leur apportons notre soutien.* » Cependant, c'est surtout la Ligue des Droits de l'Homme de la Gironde qui agit sur place. La situation dépasse en fait le cadre d'un simple risque d'inondation. Car les habitations sont insalubres. Selon Hassan, « *Il n'y a pas de points d'eau, pas de toilettes, c'est la galère.* »

DE GRAVES PROBLÈMES D'INSALUBRITÉ

Au camp, on confirme l'insalubrité pointée du doigt par la Ligue des droits de l'Homme. « *On veut sortir de la merde. On a peut-être des rhumes, des pestes, on vit ici avec des rats et*

des cafards. Il n'y a pas de médecins qui viennent » explique Maxime, trentenaire, arrivé à Bordeaux en 2002 depuis sa Bretagne natale. Une assistante sociale l'aide depuis neuf mois à trouver un logement. Il n'a accès qu'aux logements sociaux car sa situation ne lui permet pas de fournir les papiers que les particuliers réclament. Son jeune fils vit chez sa mère, dont Maxime est séparé. « *On cherche mais on a du mal à l'obtenir, c'est pas l'Etat qui nous coupe ces aides là, ce sont les gens qui sont un peu méchants en ce moment.* » Aujourd'hui, il s'emmitoufle dans une large doudoune noire pour lutter contre le froid. Ce camp, il ne s'y fait pas : « *Des fois, quand il fait trop froid, je vais vers la gare, là où un vent chaud circule. C'est mieux pour dormir* ». Il a abandonné la course aux asiles de nuit, il est trop difficile d'y obtenir une place. « *On me*

dit que moi je n'ai pas assez la tête d'un toxico pour accéder à cette aide... S'il faut être toxico pour être aidé, il faut le dire ! » Au camp du pont Saint-Jean, la majorité vient du Maghreb. Amine ne parle pas du tout français. Originaire du Sahara occidental, il est timide et réservé. Amine a une quarantaine d'années et reste principalement du côté droit du camp, sous le pont, réellement à l'abri de la pluie. Il habite dans une cabane de bric et de broc, coincée dans une allée de galetas aux allures de bidonville. Il n'a aucun permis de travail valide. Comme d'autres, il va parfois prendre une douche dans les asiles la journée et mange généralement grâce aux Restos du cœur. Mêmes si elles tentent d'apporter leur aide, les associations viennent peu dans le camp. « *Il y a des associations musulmanes qui viennent nous donner du cous-*

cous ou de la soupe le vendredi et le samedi, sinon on ne voit pas beaucoup de volontaires » explique-t-il. Ses camarades de fortune, réunis autour de lui, acquiescent. Francis est Camerounais. Il a moins de 30 ans et s'attache pour l'heure à réparer l'entrée de son abri avec l'aide d'un ami ivoirien. « *Des associations, on n'en voit pas beaucoup* » confirme-t-il. « *Ce qui compte ici, c'est qu'on est tous solidaires, on s'entraide les uns les autres* ». Des petits groupes se forment, certains jouent aux cartes ou aux dominos sous les tentes. Certains profitent d'un thé pour se réchauffer. Mais tous expliquent que le partage est leur vertu commune. Pour l'heure, des abris de fortune rivalisent avec de vieilles tentes Quechua. Même ça, ils risquent de le perdre. Le gymnase que la mairie leur a réservé pour les mettre à l'abri de la marée n'est qu'une solution temporaire. Les quelques biens qu'ils ont accumulés sont mis en danger par les flots. »

*Les prénoms ont été modifiés.



De loin, on peut apercevoir le camp de migrants sous le pont Saint-Jean, près de la déchetterie.



Des meubles bancals supportent quelques accessoires de cuisine. Le barbecue sert de chauffage et de cuisinière

UNE COURSE POUR LES OCÉANS



Le trimaran MOD70 arrive sur le ponton d'honneur de Bordeaux, le 10 mars

Un trimaran taillé pour la vitesse avec sept personnes à son bord s'engage dans une course contre la montre. Seul compétiteur, le bateau MOD70 vogue pour la planète. Lancée le 15 mars depuis Bordeaux dans une expédition inédite, la Race for Water Odyssey compte recueillir un maximum d'informations sur la pollution des océans à travers le globe en 300 jours.

Les quelques 2,25 millions de tonnes de plastiques que nous crachons chaque année dans les océans pourraient bien revenir dans nos assiettes par un effet boomerang. Désagréés en micro-particules, les plastiques trônent la chaîne alimentaire et trompent de nombreux animaux marins, probablement surpris, a posteriori, par le goût inattendu de cet ersatz de plancton. « Je me suis dit qu'on ne pouvait plus rester les bras croisés », affirme Marco Simeoni, amoureux de navigation, principal mécène du projet et président de la Fondation Race for Water. Après quatre années d'existence, la Fondation s'attaque désormais au troisième pilier de son leitmotiv : « Apprendre, partager

Texte et photo Vincent Trouche

les connaissances, et agir ». Le chef d'expédition, Marco, quitte sa vie suisse pour 300 jours accompagné de navigateurs, de scientifiques, et d'un "médiaman". Avec pour capitale le navigateur et vainqueur de la Route du Rhum, Stève Ravussin, ils se lancent, à la conquête des cinq principaux vortex de la planète. Ces zones dans lesquelles s'accumulent les déchets plastiques portés au gré des courants marins. Pas encore cartographiés avec précision, les vortex situés dans les océans Atlantique, Pacifique et Indien (voir carte) vont conduire le bateau dans les quatre coins du globe. Onze escales scientifiques attendent les marins sur les plages des îles situées

au cœur de ces zones de forte concentration en plastiques. Elles vont permettre aux chercheurs de réaliser des prélèvements représentatifs de l'état de pollution dans les vortex. L'objectif ? Proposer l'état des lieux de la pollution des océans le plus complet jamais réalisé. Il est rendu possible par cet apport inédit : le recueil de toutes les données selon un même protocole, ce qui permet une comparaison entièrement fiable.

DES INNOVATIONS MAJEURES

En parallèle, grâce au soutien d'une start-up suisse spécialisée dans les drones, l'expédition va pouvoir cartographier les cinq vortex qu'elle va traverser, un travail jamais réalisé jusque là. Cyril Halter, co-fondateur de senseFly raconte : « Nous

sommes une jeune start-up. Quand la fondation Race for Water nous a proposé de prendre part au projet, nous avons tout de suite dit oui. C'est une occasion unique pour nous de participer à une cause qui nous tient à cœur, mais aussi d'explorer les limites de nos techniques. Jamais un travail de cartographie n'a été effectué dans de telles conditions avec un drone. Ce sera une grande première ». L'entreprise a ainsi offert deux drones autonomes coûtant plus de 19 000 euros chacun, support technique compris. Le second aspect technique du voyage va porter sur l'étude des macro et micro plastiques trouvés sur les plages au cœur des vortex. Leur concentration, leur poids, leur quantité ont un intérêt central pour les chercheurs.

Enfin, ajout de dernière minute au programme déjà chargé de l'expédition scientifique, les chercheurs vont porter un œil attentif à l'étude des planctons. « A priori, les planctons s'accrochent aux plastiques, explique Marco, et en tant que nourriture principale des poissons, il nous semble important d'analyser cette partie-là. Nous recueillerons donc les petits organismes à l'aide d'un filet ».

UNE PORTÉE ÉDUCATIVE

« En une minute, 50 kilos de plastiques sont déversés dans les océans », assure Laurence Dubois, directrice adjointe de la Fondation Race for Water. Face aux chiffres effrayants du niveau de pollution des océans couplés à une quasi absence de solutions, quelles issues peut-on envisager ? « Il n'y a pas de retour en arrière possible, accorde le chef de l'expédition, mais il n'est jamais trop tard. C'est sûr qu'il faut agir vite, avant de se retrouver avec du plastique dans nos assiettes. La mer nourrit la moitié de la population mondiale, l'enjeu est de taille ! » Et pour ne pas perdre une minute, la Race for Water organise en parallèle une campagne de sensibilisation. En travaillant avec les populations locales d'abord, afin de rassembler des témoignages et de pérenniser la démarche des



Race For Water Fondation

scientifiques, mais aussi en plantant la tente de la fondation dans plusieurs grandes villes-étapes comme Singapour, Rio de Janeiro ou Tokyo. Une équipe de dix-huit personnes apporte un soutien technique à l'odyssée depuis le plancher des vaches. Même les plus jeunes y trouveront leur compte avec un livret éducatif ludique illustré par Zep, auteur de la bande-dessinée Titeuf. Le point d'orgue de cette campagne de sensibilisation ? L'équipe sera reçue par les Nations Unies lors de son étape à New-York. « C'est une chance inouïe pour nous de pouvoir rayonner et sen-

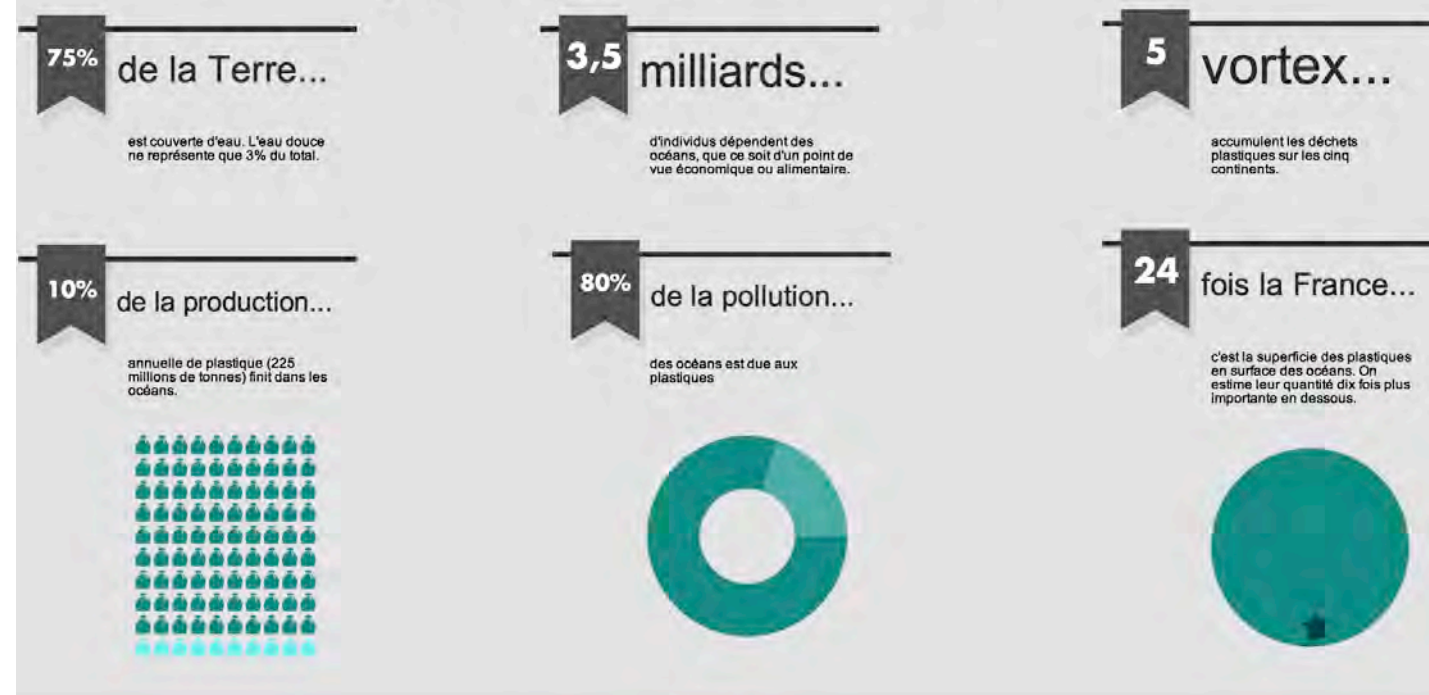
sibiliser le plus grand nombre », se réjouit Marco Simeoni.

ET APRÈS ?

Si tout se passe au mieux, après l'équivalent de deux tours de la Terre parcourus en 300 jours par une expédition affichant une facture de plus de 2,5 millions d'euros, le bateau terminera sa course où il a commencé : à Bordeaux. Malgré une faible levée de fonds sur la première partie de l'opération, le chef d'expédition a l'espoir de mobiliser plus de mécènes pour la seconde partie du projet. « L'objectif à court terme est de

mettre en place des solutions de ramassage, de nettoyage et de valorisation de ces déchets ». Quant aux résultats, ils seront obtenus très rapidement pour la partie témoignages, mais en ce qui concerne l'aspect scientifique, la Race for Water table sur six à douze mois après son retour. « J'espère avoir des résultats concrets mi-2016 », confirme le président. Le temps de permettre au laboratoire de délivrer ses analyses, et la Fondation Race for Water repartira vent en poupe à la recherche de solutions durables contre ce monstre marin.

La pollution des océans



THE VOICES ATTENTION, ÇA DÉCAPE.

Jerry vit dans une petite ville américaine où la tranquillité se couple avec la bonne humeur. Célibataire, il partage son petit appartement avec son chien, Bosco, et son chat, M. Moustache. Un jour, il commence à flirter avec Fiona, la jolie fille qui travaille à la comptabilité de son usine. Tout va bien pour Jerry, sauf quand il oublie de prendre ses médicaments... Schizophrène, son chat l'encourage à massacrer les femmes qui ont le malheur de croiser sa route.

Un scénario acéré, des répliques corrosives, Marjane Satrapi, connue pour avoir réalisé *Persepolis*, nous livre avec brio les joies et déboires d'un homme, tueur en série, presque malgré lui. L'univers gentiment pop et les couleurs criardes rappellent les films de Tim Burton. Une ambiance acidulée que la réalisatrice s'amuse à mettre à mal, à l'aide de scènes dignes des pires films d'horreur. Dans ces courts moments, où la sombre réalité refait surface avec fracas, seul l'absurde et le rire

sauvent le spectateur d'une violence trop frontale. Un rire qui repose en grande partie sur le discours imagé de M. Moustache, le chat assoiffé de sang, comme lorsqu'il s'adresse à son maître : "Je veux bouffer, tête de cul! Magne-toi Jerry, ou je te chie dans la main". Bourré d'ironie et d'hémoglobine, le film mélange les genres avec réussite. Vous allez hurler de rire...

■ AH

SELMA LA FORCE DE L'HISTOIRE

Nommé dans la catégorie « meilleur film » aux Oscars, le long métrage de Ava DuVernay n'a finalement reçu aucune récompense. Un choix qui a alimenté une controverse sur les réseaux sociaux : il n'y aurait pas assez de noirs dans la liste des Oscars. Quoi qu'il en soit, la polémique a fait de la publicité à ce biopic, retraçant le combat de Martin Luther King et sa marche de 1965 pour les droits civiques à Selma, Alabama. Ceux qui craignent

d'être déçus peuvent être rassurés : David Oyelowo est très bon dans le rôle du pasteur. Et le pari était de taille. Il fallait rivaliser avec ceux qui ont incarné avec brio des personnages historiques : Denzel Washington pour Malcom X ou Daniel D. Lewis pour Lincoln. Le film se concentre sur les coulisses du combat politique et humain de « MLK », se targuant d'une objectivité factuelle en s'appuyant sur les rapports d'agents du FBI détaillant les faits et gestes des militants.

Le fameux discours « I have a dream », et l'assassinat du docteur King en 1968 laissés de côté, le spectateur est plongé au cœur d'un combat qui raisonne encore dans l'histoire d'aujourd'hui. Poignant sans être larmoyant, détaillé sans traîner en longueur avec malgré tout un jeu d'acteur parfois un peu raide, le film, dans son ensemble, relève le défi.

■ SH



SNOW IN PARADISE DERVICHES ET DEALERS

Dave est une petite frappe qui sévit dans l'East End London avec son meilleur ami Tariq. Deux cockneys désœuvrés qui errent dans les rues et braillent contre la gentrification. Après une livraison de dope, Dave décide de s'en garder un petit kilo. Peu après, son ami disparaît mystérieusement. Acculé, rongé par la culpabilité, Dave se défonce la caboche pour oublier et s'égare dans des pérégrinations nocturnes sans fin. Manipulé par son patron qui le traite comme son doberman, Dave

va partir en quête de vengeance. Il rencontre l'imam de la mosquée qui l'encourage au contraire à pardonner et à se réfugier dans la spiritualité. Quête ultime qu'il atteindra à la toute fin du film lorsqu'il se mêle aux derviches tourneurs de la mosquée et s'abandonne à leur danse enivrante. Dave se purifie-t-il de ses crimes ou tourne-t-il en rond une fois de plus ? Pour son premier film, Andrew Hulme s'est éloigné des gangster movies anglais à la Guy Ritchie ou Danny Boyle. Monteur de formation, le jeune réalisateur apporte un soin particulier à

l'enchaînement des plans, jouant sur le sens des images et construisant sans cesse des trames parallèles. Mais l'atout du film reste surtout l'acteur principal, Frederick Schmidt nouvelle queue du cinéma britannique qui rappelle Tom Hardy à ses débuts dans Bronson. A fleur de peau, borderline, le visage émacié, balafré, le jeune acteur incarne parfaitement ce nouveau cinéma d'auteur anglais, entre film social et film noir.

■ YL



TINTIN AU PAYS DES ENCHÈRES !

Des prix faramineux, des passionnés à travers le monde, le marché de la bande-dessinée franco-belge est en plein boom. Jusqu'ici l'apanage des collectionneurs, les ventes aux enchères consacrées au 9ème art attirent désormais les investisseurs étrangers. Une flambée des prix qui fait le bonheur des grandes maisons de vente. Les amateurs de bande-dessinée, eux, sont plus prudents face un tel engouement.

2,6 millions d'euros pour un dessin ! C'est le prix auquel s'est envolée une planche originale de Tintin, dessinée par Hergé en 1937, lors d'une vente aux enchères. Un record du monde pour une bande dessinée, mais surtout un chiffre à faire pâlir n'importe quel dessinateur en quête de reconnaissance. « *Tintin c'est une grosse peinture, ça explique les prix faramineux de ces originaux* », affirme Roger Lipani, collectionneur et organisateur d'un festival annuel consacré à la bande dessinée, BD'Art. Connue dans le monde entier, Hergé enchaîne les records avec son petit reporter. Mais il n'est pas le seul à déchaîner les passions et les portefeuilles. Dans son sillage, Mœbuis, Franquin ou Hugo Pratt profitent aussi de l'envolée des cotations.

Depuis 10 ans, le marché de la bande-dessinée séduit, explosant à chaque nouvelle enchère les records de ventes. Longtemps réservé aux « *maîtres* » de la BD, cet engouement commence également à profiter aux auteurs moins connus du grand public. C'est le cas du dessinateur Bilal, qui aujourd'hui gagne davantage grâce aux ventes de ses planches qu'avec celles de ses albums.

« *Moi, ça ne me choque pas et je trouve ça normal ! On a admis que la bande-dessinée était le 9ème art, alors c'est logique qu'un marché se développe !* », s'exclame Stéphane, casquette vissée sur la tête, à propos du phénomène. Pour ce vendeur d'albums d'occasion de Bordeaux, il faut s'en réjouir. « *Comme un peintre, un dessinateur de BD en vendant une planche se dispose d'une œuvre originale, alors c'est légitime d'y mettre*



Comptez autour des 350 000 euros pour une planche originale de Tintin.

Texte & photo par Anaïs HANQUET

le prix », estime-t-il. Olivier, libraire depuis des années à Bd Fugue Bordeaux, est moins convaincu. « *Le problème, c'est que certains auteurs comme Bilal commencent à dessiner dans l'optique de vendre leurs planches aux enchères. Et, hélas, la qualité s'en ressent. Selon moi ça donne des albums de plus en plus creux* ».

« **BULLES** » SPÉCULATIVES

Alors que longtemps la collection de dessins originaux était le fait de passionnés, les amateurs côtoient désormais les investisseurs désireux de se lancer dans ce marché en expansion. Une évolution,

qu'Olivier confirme : « *Il n'est pas rare que les investisseurs, pour placer leur argent, n'aient plus les moyens d'acheter des toiles de maîtres et se rabattent donc sur les grands noms de la BD, qui eux sont plus accessibles. Et c'est ce phénomène qui fait grimper les prix* ». Un engouement qui a des conséquences pour Roger Lipani : « *Maintenant, c'est devenu du commerce, de l'abatage et c'est dommage. Avant, il y avait un plaisir à dénicher et admirer des œuvres originales* ».

Pour Olivier, l'autre conséquence est économique car, « *qui dit marché, dit spéculation* », révèle-t-il. « *Franquin vendait bien ses planches de son vivant, mais quand il est mort,*

les prix se sont enflammés pour atteindre des fortunes, tout le monde voulait son petit Gaston Lagaffe ! », analyse-t-il. Et cela les investisseurs l'ont compris. « *C'est pour ça que des auteurs qui sont connus comme Bilal et Johan Sfar vendent très chers leurs originaux, les acheteurs anticipent* », explicite Olivier, visiblement inquiet de cet éparpillement des originaux, vendus à des prix « fous ». Aujourd'hui pour acheter une planche originale de Tintin, il faut déboursier quelques centaines de milliers d'euros. Une annonce qui laisserait certainement Hergé sans voix, lui qui de son vivant préférait offrir ses planches, plutôt que de les vendre. 🐶



MAHMOUD DOUA

VALE À TROIS TEMPS

Quand il n'écoute pas les versets psalmodiés du Coran, Mahmoud Doua se délecte des textes de Jacques Brel. Comme le génie belge, il a composé sa valse pour y loger sa réflexion sur l'Islam de France, sa quête intérieure et son rôle de père de famille. Portrait d'un imam qui essaye de maîtriser le temps pour y inscrire sa religion.

Deux militaires tout sourire stationnent devant la mosquée de la rue Jules Guesde depuis les attentats de Charlie Hebdo. Mahmoud Doua n'a aucune chance d'échapper à l'actualité. À la vérité, cet homme d'une cinquantaine d'années ne veut absolument pas fuir son temps. Il inscrit toujours ses réflexions sur l'Islam dans un contexte politique et géopolitique. C'est sa ligne de conduite.

Disciple du médiatique recteur de la mosquée de Bordeaux, Tarek Obrou, Mahmoud Doua porte une mèche grisonnante sur une coiffure impeccablement organisée. Costume bien taillé et sobriété à toute épreuve, il est aussi lisse et net que les locaux du premier étage de la mosquée de Bordeaux. Son bureau est d'une clarté déconcertante, il n'étale pas la bibliothèque de l'intellectuel qu'il est. D'origine mauritanienne, il a fait son doctorat à Science po Bordeaux après avoir été journaliste au Maroc. Mahmoud Doua est venu à l'imamat en s'impliquant concrètement dans la vie de la mosquée.

TRAVAIL POLITIQUE

Pour lui, le temps de l'Islam de France est arrivé. « Tout le monde est responsable de la crispation

Texte et photo par Angy Louatah

qu'il y a autour de cette religion en France, la société a du mal à accepter qu'il existe 3 millions de musulmans ici. Les musulmans eux-mêmes ne se sont pas dotés des instruments de représentation qui leur auraient permis de faire accepter cette visibilité de l'Islam en France ».

Avec Tarek Obrou et d'autres imams, Mahmoud Doua est en fait un légaliste. Il soutient les initiatives qui permettraient aux musulmans de France d'avoir des institutions fortes et des représentants légaux aptes à discuter avec la République. Au cours de la semaine, Mahmoud Doua va plusieurs fois en prison pour faire un prêche aux détenus musulmans et les rencontrer individuellement. « Dans mes prêches je parle évidemment de politique. Le contexte international est important, plus de 1300 jeunes français sont partis en Irak et en Syrie ! C'est évidemment primordial ».

Thibault est étudiant en anthropologie. Avec l'imam, il prend des cours de théologie à la mosquée de Bordeaux et ne tarit pas d'éloges à son propos. « Par rapport à Tarek Obrou, cet imam est très simple et direct. C'est un homme pratique, il ne donne pas dans le conceptuel ». L'étu-

diant saisit sans ambiguïté le rôle politique de l'imam. C'est un homme de son temps, qui prône un Islam de son temps. Thibault confirme : « Il a un travail politique, au sens premier du terme, c'est-à-dire qu'il s'implique dans la vie de la cité ».

IMAM AU FOYER

« Parfois, en plein repas, il prend le téléphone et ne revient pas avant une heure. C'est son métier qui veut ça, il doit toujours être à l'écoute des gens », explique Aslam, son fils de 15 ans. Mahmoud Doua a quatre fils, dont un adoptif. L'imam est divorcé depuis deux ans. Il se dit aujourd'hui « concentré sur ses enfants ». La famille est primordiale pour lui. Il vit l'apprentissage de la religion par ses fils comme un enjeu incontournable. À la maison, sa conception d'un islam de notre temps imprègne tous les esprits. Aslam mûrit le sujet : « Mon père prend en compte le contexte à chaque fois. Par exemple, il ne donne pas les mêmes conseils religieux à tous mes frères. Il dit à l'un qu'il doit se contenter de la prière quotidienne et oriente l'autre vers certaines lectures. C'est au cas par cas ». Mahmoud Doua est un père sans tabou. « Parfois je suis un peu gêné, car il nous parle de manière très claire des problèmes liés à l'ado-

lescence » confesse Aslam.

Dans un quotidien rythmé par des prières, des enseignements, des réunions et des prêches, Mahmoud Doua a parfois du mal à trouver une minute pour lui. Il y a une forme de frustration chez cet homme qui aimerait sûrement se livrer à une véritable introspection. « Dans ma vie, tout tourne autour de l'Islam » affirme-t-il. Ses maîtres penseurs sont soufis. Le soufisme est une sorte de recherche de la vérité intérieure, une intériorisation de la foi. « J'aime le soufisme, mais dire que je suis soufi, c'est quelque chose d'assez prétentieux, parce que c'est un haut niveau de réflexion ».

Mahmoud Doua n'a peut-être pas encore la carrure nécessaire pour l'assumer. Il est tellement pris par des obligations temporelles qu'il doit lui être difficile d'admettre qu'il s'est lancé dans une quête intérieure aussi profonde. Il est avant tout de ces hommes qui jouent la carte de la modestie et de la pudeur. Il s'efface derrière son discours. Rompu aux règles du journalisme pour l'avoir pratiqué dans le temps, l'imam se livre sans difficultés mais n'oublie jamais la formule magique : « Je n'aime pas trop parler de moi, ma personne compte peu finalement ». 📖